

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 6.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 10 FEVRIER 1881

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par années s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

LES HOMMES DE 37-38

DE LORIMIER

Marie-Thomas Chevalier de Lorimier descendait d'une noble famille française, qui resta au Canada après la cession, et consentit même à accepter des emplois sous le gouvernement anglais.

Il naquit en 1805, à Montréal, eut des succès au collège, étudia la loi sous M. Ritchot et devint son associé, son ami et le protecteur de sa famille. En 1832, il épousait Mlle Henriette Cadieux, fille aînée de M. Cadieux, l'un des notaires les plus estimés de Montréal.

Nous pourrions répéter ce que nous avons dit de Cardinal : il avait tout ce qu'il faut pour aimer la vie, pour être heureux.

Tout lui souriait. Pas une ombre ne paraissait planer sur son avenir. Mais, des natures chevaleresques comme celle de de Lorimier, des caractères aussi généreux, aussi ardents, des âmes aussi susceptibles de dévouement pour le triomphe d'une grande idée, d'un noble sentiment, sont toujours en danger.

De Lorimier était de cette éternelle famille des martyrs qui meurt depuis que le monde existe pour toutes les saintes causes, la religion, la patrie, le bonheur et le progrès de l'humanité.

Il n'aurait pu, l'eût-il voulu, s'empêcher de prendre part à la lutte que la Chambre d'assemblée soutenait contre une bureaucratie violente et tyrannique. Présent à toutes les assemblées, toujours au premier rang dans les élections, les discours de Papineau l'exaltaient, les résolutions les plus énergiques avaient son approbation. Dans l'élection du quartier-ouest de Montréal, en 1832, élection où les bâtons, les pierres et les balles jouèrent un si grand rôle, de Lorimier fut un des partisans les plus enthousiastes et les plus utiles du candidat

des patriotes, M. Tracey. Plus d'une fois sa vie fut en danger, un jour une balle brisa le manche du parapluie qu'il portait à la main. Il prit une part encore plus active aux élections générales de 1834, en faveur des candidats qui approuvaient les 92 Résolutions.

Nommé secrétaire de presque toutes les assemblées qui précédèrent l'insurrection, et du comité central chargé de surveiller les actes du gouvernement et de diriger les comités de la campagne, il déploya une grande activité et un esprit remarquable d'organisation. Santé, repos, clientèle et fortune, il sacrifia tout à la cause libérale. Dans la bagarre qui eut lieu entre le "Doric Club" et les "Fils de la Liberté," il se conduisit bravement et reçut une balle dans la cuisse.

Lorsque les mandats d'arrestation furent émis, il s'enfuit aux États-Unis.

Il fut un des premiers à demander aux Canadiens réfugiés de s'organiser pour prendre leur revanche et pour rentrer dans leur pays, les armes à la main, sous la conduite de Robert Nelson. Il était l'un des chefs de l'expédition du 28 février, que les autorités américaines firent avorter, en arrêtant les armes et les munitions des patriotes. Il retourna à Plattsburgh où sa femme alla le rejoindre et vécut avec lui jusqu'au mois d'août.

Il rentra plusieurs fois dans le pays pour visiter les patriotes des Deux-Montagnes et de Beauharnois, et préparer le mouvement du mois de novembre 1838. Personne plus que lui n'était convaincu du succès de ce mouvement, personne ne croyait avec plus d'enthousiasme à la réalisation du beau rêve qui lui faisait entrevoir l'indépendance du pays. Il communiquait aux autres sa confiance et leur inspirait l'ardeur qui l'animait.

Il était à Beauharnois le 3 novembre, lorsque les bureaucrates furent arrêtés et que les patriotes s'emparèrent du bateau à vapeur *Brougham*. Il passa plusieurs jours au camp Baker où les patriotes reçurent l'ordre de ce concentrer à Napierville. Mais, rendus à Lapigeonnière, ils apprirent la défaite de Robert Nelson, à Odelltown, et décidèrent de se disperser. Les uns retournèrent à Beauharnois, et les autres, sous la conduite de De Lorimier, se dirigèrent vers les États-Unis.

Près de la frontière, de Lorimier et ses compagnons passèrent à une portée de fusil d'un corps de garde, qui tira sur eux. De Lorimier, au lieu de continuer son chemin avec les autres, eut la malheureuse pensée de revenir sur ses pas, il s'égara et fut arrêté, le matin du 12 novembre.

Conduit à pied à Napierville et de là à la prison de Montréal, il comparait devant la cour martiale le 11 novembre, avec les chefs du soulèvement de Beauharnois. C'étaient : Jean-Bte. Brien, médecin; Ignace-Gabriel Chevreuil, cultivateur; Louis Dumouchel, hôtelier, de Ste-Martine; Toussaint Rochon, voiturier, et Jacques Goyette, tous deux de St-Clément; F.-X. Prieur, marchand, de St-Timothé; Joseph Waltier, de Soulanges; Jean Laberge, charpentier, et F.-X. Touchette, de Ste-Martine, et Chevalier de Lorimier, de Montréal.

Le procès dura du 11 au 20; pendant neuf jours, les patriotes furent sur la sellette, au pilori, en butte à la mauvaise volonté des juges, à la vengeance des témoins et à la haine et au mépris de tous ceux qui

les entouraient. Tous les matins, quand ils arrivaient à la Cour et le soir quand ils partaient, une foule de fanatiques enragés les accueillait par des hurlements de bouledogues et des vociférations de cannibales.

C'est à de Lorimier qu'on en voulait surtout, c'est à lui qu'on s'acharna pour le faire trouver coupable. Le juge-avocat, M. Day, le prit à partie dans son adresse à la cour martiale, et le représenta comme un homme des plus dangereux, l'un des fauteurs de la rébellion, celui qui méritait le plus de mourir sur l'échafaud.

Les journaux bureaucrates annoncèrent avec plaisir que de Lorimier serait condamné. Ils ne se trompèrent pas. Tous les accusés furent condamnés à mort, mais de Lorimier seul fut exécuté.

Le 12 février, pendant la soirée, les condamnés qui, depuis trois semaines, s'attendaient tous les jours à ce qu'on les avertit de se préparer à monter sur l'échafaud, apprirent que les autorités avaient fait une commande de sept cercueils. Il y en aurait donc sept d'exécutés, les sept premiers sur la liste, savoir : de Lorimier, Brien, Dumouchel, Rochon, F.-X. Prieur, Wattier et Laberge.

Quoique habitués à l'idée de mourir sur l'échafaud, les prisonniers dormirent mal dans la nuit du 12 au 13. Ces cercueils leur firent faire de mauvais rêves.

Le lendemain, à trois heures, ils apprirent que les juges-avocats venaient d'entrer au bureau du geôlier pour signifier aux victimes choisies que le jour de l'exécution était fixé au vendredi suivant. On était au mercredi; l'avis était court.

Je crois devoir laisser maintenant M. Prieur raconter le dernier acte de ce drame émouvant.

"Quelques instants après, la porte de notre prison s'ouvrit et le geôlier, s'arrêtant au milieu de la porte ouverte par son aide-de-camp, appela : "Charles Hindelang!"

"Environ dix minutes après, la porte s'ouvrit de nouveau et le geôlier appela : "Chevalier de Lorimier!" Celui-ci sortit avec les gardiens, et la porte se referma une seconde fois.

"Une troisième fois la porte s'ouvrit. J'étais occupé au fond de la salle à faire cuire quelque chose dans une casserole, je m'entendis appeler. Laissant là mon ustensile, je me rendis auprès du geôlier, en disant à mes compagnons : "C'est mon tour!" mais le geôlier me dit en anglais : "Ce n'est pas vous que j'ai appelé, c'est M. Lepailleur, et c'est simplement pour lui remettre des provisions que lui envoient ses parents."

"Nos deux malheureux compagnons, de Lorimier et Hindelang, revinrent bientôt vers nous, et nous dirent, en entrant dans le groupe ému que nous avions formé pour les recevoir : "Réjouissez-vous, nous sommes les deux seules victimes choisies dans cette section; mais il y en a trois prises dans les autres parties de la prison, ce sont Rémi Narbonne, François Nicolas et Amable Daunais."

"Il y avait en ce moment au milieu de nous deux dames, parentes de l'infortuné de Lorimier, sa sœur et sa cousine, accompagnées d'un monsieur de la famille; ces pauvres dames fondaient en larmes. La victime les consolait par des paroles angéliques pleines de foi et de résignation. "Mon sacrifice est fait, disait-il, et j'ai

l'espoir d'aller voir mon Dieu; une seule chose assombrit mes derniers moments : c'est la pensée du dénuement de ma femme et de mes enfants; mais je les confie à la Divine Providence."

"Vers six heures du soir, les guichetiers vinrent nous dire qu'il fallait entrer dans nos cachots. Nos visiteurs se retirèrent alors la douleur dans le cœur. J'ai déjà dit que nous étions deux par deux. Le compagnon de de Lorimier avait été jusque là le Dr Brien; dans ce moment, celui-ci vint me prier de vouloir bien changer de cellule, disant qu'il ne se sentait pas la force de partager le cachot de la victime.

"Ah! c'est que, voyez-vous, il y avait un remord dans la conscience de ce malheureux qui avait obtenu un demi pardon au prix honteux de la délation, comme nous l'apprirent plus tard. On conçoit, en effet, quel voisinage ce devait être pour lui que celui de l'homme qui allait mourir victime de sa trahison.

"Je devins donc le compagnon de cellule de Chevalier de Lorimier. Le soir, son confesseur vint le voir et demeura seul avec lui pendant une heure, durant laquelle je me retirai dans le corridor. En sortant de ce sublime tête à tête du chrétien repentant avec l'homme du pardon, De Lorimier était calme, sa figure semblait même respirer une douce gaieté. Nous de nouveau renfermés ensemble; je priai avec lui une partie de la nuit, puis nous nous endormîmes paisiblement l'un à côté de l'autre.

"Le matin, je le trouvai tranquille et reposé; il pria longtemps, puis il me parla longuement de sa femme et de ses enfants; il les confiait à la Providence. C'est à peine si je pouvais répondre à sa parole si touchante, si résignée, si chrétienne, tant l'émotion me dominait.

"Lorsque les cellules furent ouvertes, le matin, à l'heure ordinaire de dix heures, tous les regards se tournèrent, avec un intérêt mêlé de tristesse, vers les deux victimes que le jeune Guillaume Lévêque, compagnon de cachot d'Hindelang, et moi, compagnon de de Lorimier, conduisîmes par le bras vers les groupes discrètement formés de nos camarades d'infortune. De Lorimier était résigné et digne, Hindelang courageux et bruyant. Je préparai quelque chose pour notre déjeuner; mais de Lorimier mangea peu. Il se promenait d'un pas mesuré dans le corridor, et souvent nous pulait de sa femme qui devait le venir visiter dans l'après-midi; il redoutait cette entrevue pour son infortunée compagne.

"Vers les trois heures de l'après-midi, madame de Lorimier, accompagnée de la sœur et de la cousine de son mari, et conduite par un M. de Lorimier, cousin du condamné, entrèrent dans notre cellule. Madame de Lorimier portait sur sa figure une expression de douleur à fendre le cœur, mais elle ne pleurait pas; ses deux compagnes fondaient en larmes.

"Nous avions pris des arrangements pour donner à nos deux malheureux amis un dîner d'adieu. La table, chargée de mets préparés sur notre ordre, par le geôlier, avait été placée dans une pièce située près de la porte, et qui donnait sur le corridor. A quatre heures, on se mit à table. Hindelang présidait au banquet. De Lorimier n'occupa pas le siège qui lui était réservé; mais il vint prendre avec nous un

verre de vin. Pendant le repas, il se promenait dans le corridor, ayant madame de Lorimier au bras; les autres membres de sa famille occupaient des sièges, tantôt dans sa cellule, tantôt dans le corridor; les dames, de temps à autre, prodiguaient à la malheureuse épouse des paroles de consolation.

"Il régnait à notre table une certaine gaieté triste qu'Hindelang, pour sa part, rendait parfois bruyante. Pendant ces instants de récréation, furent admis, par les autorités de la prison, six curieux, parmi lesquels, me dit-on, se trouvait le rédacteur du journal *The Herald*; ils se tinrent en dedans, près de la porte, visiblement étonnés de l'aspect de cette scène. Après s'être fait indiquer ceux qui devaient le lendemain monter sur l'échafaud, ils se retirèrent sans mot dire.

"Un instant après, on vint nous dire que madame de Lorimier venait de perdre connaissance; elle gisait en ce moment, dans un état de complet évanouissement, dans le cachot de son mari.

"Le confesseur de de Lorimier vint au commencement de la soirée et passa quelque temps seul avec lui dans sa cellule; puis il dit "courage" aux deux victimes, offrit quelques paroles de consolation à madame de Lorimier et prit congé de tous.

"On nous avait laissés, les deux condamnés, M. Lévêque et moi, en dehors de nos cellules plus longtemps que d'ordinaire; à dix heures, le geôlier vint nous dire qu'il fallait entrer. C'était le moment que ce pauvre de Lorimier redoutait tant, et que nous aussi, nous voulions venir avec un déchirement de cœur. Quelques parents et amis étaient venus s'ajouter aux trois personnes de la famille qui accompagnaient madame de Lorimier, et qui devait être chargés de la pénible mais charitable mission de la reconduire en ville.

"La pauvre jeune femme allait donc dire à son mari un éternel adieu! A la suite de bien des hésitations, de sanglots et de larmes, elle se jeta à son cou et s'évanouit de nouveau. De Lorimier le souleva dans ses bras et, la tenant comme un enfant qu'on va déposer dans son berceau, il se dirigea vers la porte, les yeux attachés sur cette figure agonisante de la compagne de sa vie. Arrivé sur le seuil, il déposa un baiser sur le front décoloré de sa femme, la remit entre les bras de ses parents, et leur recommanda d'en avoir tous les soins possibles..... et la porte se referma sur nous.

"De Lorimier me dit, en regagnant l'entrée de notre cachot: "Le plus fort coup est donné!....." Il était ferme, mais pâle comme la mort.

"Il passa une partie de la nuit en prières et à écrire une lettre qui était comme son testament politique; puis il se coucha. Je veillai près de lui; il dormit à peu près trois heures fort tranquillement.

"Vers les sept heures (vendredi 15 février 1839), son confesseur arriva; il venait lui apporter le Saint-Vin, et devait attendre pour l'accompagner à l'échafaud. Le condamné reçut la divine communion avec ferveur dans son cachot, où il demeura jusqu'à huit heures en actions de grâces avec son confesseur. Le temps était venu pour de Lorimier de se préparer à marcher au supplice; le prêtre se retira pour quelque temps. Ce fut moi qui aidai mon malheureux ami à faire sa toilette de victime..... Comme je lui fixais au cou une petite cravate blanche, il me dit: "Laissez l'espace nécessaire pour placer la corde." Les larmes me partirent en torrents des yeux.

"Aussitôt que sa toilette fut terminée, de Lorimier sortit du cachot et, s'adressant à tous les prisonniers, leur demanda de dire en commun la prière du matin. Ce fut lui-même qui la fit d'une voix haute, ferme et bien accentuée. A l'invitation de de Lorimier, Hindelang qui, jusque là était resté dans sa cellule, en sortit et se joignit à nous pour assister à la prière; il ne se mit pas à genoux comme les autres, mais il se tint tout le temps debout, la tête inclinée en avant et les mains jointes sur la poitrine. Oh! comme

nous le plaignîmes alors, et comme nous remerciâmes Dieu de nous avoir fait la grâce d'appartenir à son Eglise sainte!

"A la suite de la Prière, les deux condamnés prirent une tasse de café.

"J'avais demandé à nos infortunés amis de me laisser comme souvenir quelque chose venant directement d'eux, ce fut alors que chacun me remit une mèche de ses cheveux; ceux de De Lorimier étaient contenus dans un billet, dont voici la copie:

PRISON DE MONTRÉAL,
15 février 1839.

Cher Prieur,

Vous me demandez un mot pour souvenir. Cher ami, que voulez-vous que je vous écrive, je pars pour l'échafaud. Soyez courageux, et je meurs votre ami.

Adieu,

CHEVALIER DE LORIMIER.

"A huit heures trois quarts environ, le geôlier, accompagné de quelques officiers militaires, de plusieurs soldats et d'un bon nombre de curieux, vint chercher les deux victimes. De Lorimier, en voyant approcher ce cortège, dit au geôlier d'une voix ferme: "Je suis prêt!" Il m'embrassa, salua tous les amis auxquels il avait déjà dit adieu, et partit avec son compagnon Hindelang."

De Lorimier monta sur l'échafaud d'un pas ferme, et ne donna jusqu'au dernier moment aucun signe de faiblesse. Lorsque Hindelang prononça le discours qu'il termina par le cri de "Vive la liberté!" de Lorimier sourit plusieurs fois et approuva de la tête les paroles enthousiastes de son compagnon d'infortune.

Hindelang avait à peine fini de parler, que le signal émit donné et la trappe tombait.

De Lorimier avait cessé de vivre.

La patrie avait perdu l'un de ses plus nobles, de ses plus généreux enfants, un homme dont le nom vivra et sera honoré aussi longtemps qu'il y aura dans le cœur des Canadiens-français le sentiment de l'honneur, du patriotisme et l'amour de la liberté. Le jour où notre population aura cessé d'admirer ce qu'il y avait de grand, de sublime dans l'âme de De Lorimier, elle ne méritera plus de vivre.

L.-O. DAVID.

ERRATA

Dans la poésie "A mon amie qui me demande un sonnet," par C.-P. Beaulieu, nous tenons à corriger les erreurs typographiques suivantes. Au lieu des mots: *Que berçants, qu'amour, une astre*, et du vers:

Et qui frappe l'oreille en rythme gracieux!

Il faut: *Que berçant, qu'Amour, un astre.*

Et qui frappent l'oreille en rythme harmonieux!

ÇA ET LA

La Turquie a maintenant cent mille hommes—l'élite de ses troupes—sur la frontière grecque.

L'hon. M. Royal a été nommé vice-consul de France pour le Nord-Ouest. C'est une excellente nomination.

Des médecins prétendent que le choléra pourrait bien visiter les États-Unis l'été prochain.

On parle de fonder à Québec une école polytechnique qui serait attachée à l'Université-Laval.

Le thermomètre a marqué, ces jours derniers, quarante-huit degrés plus bas que zéro, à Winnipeg.

On dit que les autorités anglaises ont averti notre gouvernement de se mettre en état de repousser une invasion des Féniciens. On croit que ceux-ci comptant sur les sympathies des États-Unis essaie-

ront d'envahir le Canada dans l'espérance de créer des difficultés entre l'Angleterre et les États-Unis.

L'armée active de la France pour l'année 1881 est de 498,497 hommes. De ce nombre 52,750 hommes sont en Algérie, laissant donc 445,747 soldats sur le territoire français.

Mgr de Rimouski a adressé une lettre pastorale à son clergé, lui enjoignant de faire des collectes pour venir en aide aux habitants de Gaspé, dont un grand nombre sont en ce moment dans la détresse.

Les principaux articles du programme de l'opposition conservatrice dans la législature d'Ontario, consistent à demander une réduction du nombre des députés provinciaux et qu'on abrège la durée des sessions.

Des placards demandant au peuple irlandais de ne pas se révolter, parce que le moment n'est pas encore venu, ont été affichés dans le district de Londonderry et de Ballina, (Irlande). La police a arraché les placards qui ont été dénoncés comme frauduleux par la Ligue agraire de Londonderry.

MM. Cantin ont commencé la construction du nouveau bateau-traversier qui devra faire le service entre Hochelaga et Longueuil pour transporter les wagons du chemin de fer du Nord et du Sud-Est. Le vaisseau mesurera 225 pieds de longueur sur 35 pieds de largeur. Il aura une hélice à chaque bout.

John Carroll, accusé du meurtre des Donnelly, a été acquitté. M. McMahon, son avocat, a réussi à discréditer le témoignage du jeune O'Connor. Carroll, qui paraissait être le chef de la bande qui a commis le crime, a montré peu d'énergie depuis son arrestation. Il subira des procès sur d'autres chefs d'accusation.

Nous sommes heureux de l'accueil fait en France, aux poésies de notre collaborateur M. J.-A. Poisson, d'Arthabaska-ville. Comme il est des personnes qui n'admettent le talent de leurs compatriotes que lorsqu'il a été reconnu à l'étranger, il faudra bien maintenant qu'elles admettent que M. Poisson est un de nos meilleurs poètes.

Le *Journal des Trois-Rivières* annonce que lundi soir, 31 de janvier, a eu lieu dans l'église nouvelle du Cap de la Madeleine, la cérémonie du baptême solennel de trois grands enfants, un garçon de 14 ans, une fille de 12 ans, et un enfant de 6 ans environ.

Ces enfants appartiennent à M. Samuel Mitchelson, protestant de cette paroisse.

Le *Novelliste* dit que M. Letellier descendait d'une ancienne famille française qui joua un certain rôle dans l'armée.

L'aïeul de M. Letellier avait fait du service et n'abandonna la vie des camps qu'après la conquête du Canada. En reconnaissance des services qu'il rendit en Louisiane, et ailleurs, on lui remit un document qui constatait ses états de service, et c'est dans ce document qu'apparaît le nom de St. Just accosté à celui de Letellier.

L'ancien militaire eut un fils, François Letellier, père de M. Luc Letellier.

Les scènes les plus tumultueuses ont eu lieu dans le parlement anglais. Michael Davitt, l'un des chefs irlandais, ayant été arrêté, M. Parnell a demandé la raison de cette arrestation, et n'a pas été satisfait de la réponse donnée. Sir William Harcourt a refusé de donner des explications.

Les Irlandais se sont mis à crier "honte! honte!" Les autres députés approuvaient

Sir Harcourt et applaudissaient; la scène se refuse à toute description. Alors M. Gladstone ayant voulu proposer ses résolutions, M. Dillon se leva et voulut parler; le *speaker* lui imposa silence. Dillon persista, et la Chambre vota sa suspension. Ne voulant pas se taire malgré cela, il fut expulsé par la police.

Alors Parnell se leva et commença à parler à son tour; il fut également suspendu et expulsé de force aux protestations des Irlandais et aux approbations de la majorité. Tous les Home-rulers commirent tour à tour la même offense et furent expulsés de la même manière. Il n'y avait plus d'opposition dans la Chambre; le gouvernement a pu procéder.

On peut se faire une idée de l'excitation continue provoquée par ces scènes.

AVENTURE D'UNE SOURIS

FABLIAU

..... La méfiance
est mère de la sûreté.
(LAFONTAINE—III—XVIII.)

—Tout est silencieux: pas un son, pas un bruit. Dans son noir sablier, le temps verse minut.

C'est là, l'heure propice aux fils pervers du crime;

Alors, les bandits vont, cherchant une victime. La bête fauve sort de son repaire hideux, Ainsi que le voleur, tout clignotant des yeux, Pour dérober dans l'ombre une maigre pâture.

—Il advint, qu'en ce temps, avide d'aventure, Voyageait par le monde, une dame souris, Venant je ne sais d'où, quelque part du lambris.

L'orgueilleuse, elle allait, avec son port de reine. Déjà, de loin, son flair avait senti l'aubaine.

Sans tison, à travers l'obscurité des nuits, Elle voyait briller des amas de biscuits.

"Oh! dit-elle, tout fort, frottant son nez de fouine,

"Me voilà riche! adieu! carême et la famine!"

—Il est des gens friands de la chose d'autrui: Disant toujours: à moi; mais jamais: c'est à

[lui!]

Il en est des souris, comme il en est de l'homme; Et, cette vérité, sans nous venir de Rome,

Pourtant n'en est pas moins un article de foi: Chacun, de son voisin, se dit seigneur et roi.

—Oh! ma pauvre souris, toi que la joie inonde! Des lèvres à la coupe, il y a tout un monde!

Tu ne sais pas le sort du pauvre genre humain Et, combien, trop souvent, il se pique la main

Avant que de cueillir un seul bouton de rose.

—Ma souris n'eût pas dit: c'est une triste chose....

Que voilà, tout-à-coup, certain maître dormeur, Par le bruit éveillé, qui s'écrie: au voleur!

Au voleur! et des nuits, réveillant le mystère L'écho roule ce cri comme un vaste tonnerre.

—Ma souris n'était pas, comme le preux Bayard, Sans reproche ni peur, et, sans plus de retard,

La voilà qui décampe, ayant la face blême; Préférant de beaucoup faire un triste carême,

Au fond de son trou noir,

Perdre le goût du pain

Plait guères aux souris, tout comme au genre [humain].

—Madame la souris était toute tremblante, En son trou, pensant bien de rester pénitente.

La peur fait repentir, c'est une vérité, Mais, lorsque d'un plaisir, on a déjà goûté,

Bon gré, malgré, toujours il faut doubler la dose; Et chacun, sur ce point, en connaît quelque chose.

Chez un individu, maître en l'art de voler, La crainte et ses frissons sont prompts à s'en-

[voler].

Après un pas, puis deux, on vit notre friponne Mettre le nez dehors, ne craignant plus per-

[sonne].

Rien qu'à voir son audace et son air conquérant C'est été chez le Sparte, une souris de rang. (1)

La sournoise jubile et devers sa cabane Charroyant son butin, sans crainte, se pavane.

— Comme elle festina, nul ne peut le savoir.... Toujours que mal en eut; car certain biscuit

[noir]

Se trouva dans le lot, plein d'un poivre qui [pique].

Peut-il en falloir plus, pour donner la colique

Aux faibles intestins de senora souris?

Aussi, l'on peut juger des sanglots et des cris.

Et trois jours, et trois nuits, la torture la terrible.

Prise comme *Vert-Vert*, elle eût sa fin terrible.

Puissent les deux nations, pardonner aux confi-

[seurs]

D'avoir été, deux fois, traîtres empoisonneurs!

—Et toi, faible mortel, apprends par cette his-

[toire].

Quand on a faim et soif, on doit manger et boire;

Mais on ne peut chanter, ni prêcher trop sou-

[vent].

Aux souris comme à l'homme: *Il faut être pru-*

[dent].

Lévis, 1879.

J. E. BASILEUZE.

(1) Allusions aux Spartiates qui habitaient leurs enfans à voler leur nourriture. Les plus habiles étaient les plus estimés.



CONJUGAL 14 MARIAGE

SONNETS

A. M. C.-A.-P. BEAULIEU, E.-D., CACOUNA

I

Laisse l'indifférent
Parcourir sa carrière !
Laisse l'homme rempant
Triompher sur la terre !

Laisse au riche l'argent
Et sa gloire éphémère !
Et laisse au mendiant
La paix dans sa misère !

Vers les cieux prends ton vol.
Que ton âme ravie
Nage dans l'harmonie !

Lève-toi de ce sol
Va puiser, dans ta course,
A la divine source !

II

Déjà l'hiver sur la prairie
Étale aux yeux son blanc manteau.
On ne voit plus l'herbe fleurie
Verdir, là-bas, sur le côteau.

Et puis le glas qui sonne et prie
Ondule au-dessus du hameau.
Je n'entends plus la symphonie
Des hirondelles sous l'ormeau.

Mais, poète, ta voix suave
Remplace les oiseaux chanteurs,
Ainsi que le parfum des fleurs

Battu des flots, comme une épave,
Mon cœur, parfois, veut se briser.
Oh ! chante pour le ramener.

"VALMONT."

I. V., 16 janvier 1881.

LE
CHEMIN DE LA FORTUNE

(Suite du Pays de l'Or)

PAR HENRI CONSCIENCE

XI

LA DÉLIVRANCE

(Suite)

Tout à coup, Donat sauta debout par un effort violent et étendit le doigt devant lui en riant et en tremblant comme un jonc.

—Quoi ? qu'entends-tu ? demanda Jean Creps.

—Silence ! silence ! Ah ! je ne me trompe pas ! Écoutez, là-bas, très loin ! Oui ! oui ! des clochettes, des mulets ! Dieu ! délivrance !

Et, rapide comme une flèche, Donat disparut aux yeux de ses amis.

Après avoir pendant un quart d'heure dirigé sa course vers les clochettes, il vit une troupe de cinquante mulets au moins, qui formaient une longue rangée avec leurs muletiers. Lorsqu'il atteignit la tête de cette troupe, il se laissa tomber, les bras levés au ciel, et invoqua d'une voix suppliante le secours des muletiers stupéfaits. Quoiqu'il tâchât d'expliquer sa détresse en quatre ou cinq langues, personne n'en comprit un mot. On le regarda comme un pauvre fou. Quelques-uns avaient compassion de lui, d'autres riaient de ses gestes étranges.

Sur ces ennuies, l'arrière garde de la troupe s'avancait peu à peu, et les muletiers se mirent en cercle autour de Donat, qui s'était levé et tâchait de leur faire comprendre par signes ce qu'il voulait dire.

Tout à coup un jeune homme qui boitait marcha vers lui, le regarda quelques instants, jeta un cri, sauta à son cou et le serra dans ses bras.

—Oh ! quel bonheur ! s'écria Donat, John Miller, l'Anglais. C'est Dieu lui-même qui vous envoie. Celui qui vous a un jour sauvé la vie, Victor Roozeman, est en train de mourir, derrière cette petite hauteur. Venez, venez, rendez-lui son bienfait. Peut-être pourrez-vous encore le sauver de la mort !

Mais, comme il voyait que l'Anglais ému le regardait en haussant les épaules, il dit :

—Là bas, Victor Roozeman, sic, very sick ; you come, tout de suite ; sinon, too late, too late.

Il accompagna ces paroles de gestes si expressifs que John Miller le comprit très bien.

L'Anglais appela un vieux muletier, échangea quelques mots avec lui, donna brièvement quelques ordres à ceux qui l'entouraient, et traversa la plaine en courant avec Kwik. Tous les mulets furent lancés au trot et les suivirent.

Comme ils allaient arriver au pied d'une petite hauteur, Kwik cria de toutes ses forces :

—Hourra ! hourra ! Dieu est tout puissant ! Voici du secours, voici la délivrance, notre ami John Miller.

Après avoir embrassé Jean Creps l'Anglais se pencha sur le malade, lui prit la main et essaya de verser dans son cœur l'espérance d'une guérison certaine. Il remercia le ciel qui l'avait envoyé à son secours, et il assura qu'aucun de ses compagnons ne quitterait cet endroit avant qu'ils eussent triomphé de la maladie. Il y avait parmi eux un vieux Mexicain qui connaissait toutes les maladies de la Californie et les remèdes usités pour les combattre.

Ce Mexicain se trouvait déjà à côté de lui avec une dizaine d'autres compagnons.

—Eh bien ! Pablo, dit John Miller, examine ce jeune homme. Si tu parviens à le guérir, je te donne cent piastres !

Pablo tint pendant quelques instants l'œil fixé sur le malade.

—C'est singulier, murmura-t-il en hochant la tête. Je n'y comprends rien : si c'est la fièvre des placers, je dois convenir que je ne l'ai jamais rencontrée avec des symptômes aussi dangereux. Si ce gentleman qui parle l'anglais voulait m'expliquer comment et depuis combien de temps son compagneon est tombé malade ?

Creps lui raconta leur grande misère, leurs rudes travaux et leurs plongements dans le puits glacial.

A cette dernière révélation, le Mexicain se frappa le front avec joie et s'écria :

—J'y suis. Cent piastres ! Je le guérirai... Du feu, du feu ; chauffez du vin d'Espagne. Donnez-moi la pharmacie. Apportez beaucoup de couvertures. Dépêchez-vous, mes amis.

Donat offrit le petit oiseau rôti ; mais le Mexicain le lui arracha des mains, et grommela en anglais :

—Manger, imprudent ! Manger est mortel.

Roozeman regardait tous ces préparatifs avec un triste sourire. Il tenait la main de John Miller dans les siennes, et la serrait en signe de reconnaissance, en lui disant, dans un doux murmure, qu'il était heureux de le voir encore une fois avant de mourir.

Le Mexicain commença par étendre à côté de Victor quatre ou cinq couvertures superposées pour former un lit impénétrable au froid de la terre. On y plaça le malade et on le couvrit de tant d'autres couvertures qu'il menaçait d'étouffer. Alors, on apporta le vin chaud dans une gamelle de fer-blanc. Le vieux Pablo y versa une poudre qu'il appelait *extracto de la quina*, et approcha une cuillerée de la boisson presque brûlante des lèvres de Victor, qu'il força d'en prendre une grande quantité. Creps et Donat joignirent leurs prières à ses efforts, et ils réussirent si bien, que le Mexicain s'écria tout joyeux :

—Bien, c'est bien. Laissez-moi seul avec lui maintenant ; éloignez-vous un peu. Je gagnerai les cent piastres ; il guérira...

Dans l'intervalle, les muletiers avaient déchargé leurs mulets. Quelques uns travaillaient à dresser la tente ; cinq ou six faisaient un grand feu et préparaient le dîner. Lorsque Jean Creps avait parlé dans son explication, de l'effroyable faim qu'ils avaient endurée, John Miller leur avait fait un signe, et ils s'étaient hâtés d'apprêter une grande quantité de viande salée et une sorte d'épais pot au feu.

Bientôt on approcha les marmites et les plats, et on invita les deux amis affamés à bien manger.

Kwik, qui avait déjà retrouvé toute sa

gaieté, se purléçait les lèvres et dit à Creps.

—Eh, eh, monsieur Jean, ne dites pas, pour l'amour de Dieu, qu'il y en a trop. Cela sent si bon. Nous sommes en retard de compte. Je suis enragé, je veux me donner une bosse. Pardieu, c'est un pot au feu, un pot au feu comme ma défunte mère en préparait quand son bonnet n'était pas mis de travers !

Il se mit à manger et si copieusement, en faisant toutes sortes de gestes comiques, que les muletiers ne pouvaient s'empêcher de rire et se poussaient l'un l'autre pour voir de près le glouton. Mais, lorsque ce jeu eut duré quelques instants et que le contenu de la marmite commença à diminuer noblement ils furent frappés de stupefaction. Ils ne quittaient pas des yeux les mains de Donat qui dévorait toujours avec le même appétit les morceaux de viande et l'épaisse soupe, comme si son estomac était sans fond.

Pendant que les muletiers stupéfaits le regardaient en murmurant il sauta tout à coup sur ses pieds, battit un entrechat, se tapa sur le ventre et s'écria :

—Maintenant, mon estomac et moi, nous sommes quittes. On voudrait, pardieu, souffrir de la faim pour pouvoir manger avec tant d'appétit. Messieurs, messieurs, c'est un avant goût du ciel. Si je voyais un bœuf sauvage, je le renverrais d'un coup de tête. Fort, fort. Voulez-vous que je porte un mulet sur mon dos ? Mais vous ne me comprenez pas, mes amis. C'est dommage, vous êtes de bons garçons et moi aussi ; nous ririons un peu ensemble... Je vais voir si notre malade n'est pas guéri.

Roozeman paraissait dormir, du moins il était couché sans mouvement avec les yeux fermés. Sa figure était rouge, comme si tout son sang s'était porté au cerveau. La sueur coulait sur son front, son lit fumait comme s'il eût été placé au-dessus d'un bain de vapeur.

Le Mexicain était assis à côté de Roozeman, entre Jean Creps et John Miller, qui écoutaient avec une joie inquiète les exclamations encourageantes du vieux Pablo.

Donat avait déjà fait connaissance avec les muletiers. Il baragouinait toutes sortes de langues et faisait des grimaces impossibles. La certitude que Roozeman guérirait le transportait d'une joie si grande qu'il ne faisait que danser et chanter, si bien que les muletiers furent persuadés qu'il avait le cerveau fêlé.

—Gracias a Dios ! Il est sauvé ! j'ai gagné les cent piastres !

Comme on le regardait d'un air étonné et curieux, il ajouta :

—L'effet des médicaments est produit. Pui-qu'il a pu y résister, il guérira. Certes il restera encore faible, mais ce ne sera rien. Dans quelques jours il sera tout à fait rétabli. Attendez encore un quart d'heure, la chaleur va cesser, il s'éveillera... Qu'on apprête un peu de farine bouillie dans de l'eau !

En effet, la rougeur du malade diminua peu à peu, et la sueur sécha sur son front. Il ouvrit les yeux, regarda avec étonnement autour de lui et murmura :

—A manger ! à manger ! Ah ! la faim me déchire !

Un cri triomphant répondit à ses paroles. Jean Creps leva les bras au ciel et bénit Dieu à haute voix. Donat se frappa la poitrine et se tira violemment par les cheveux, en s'écriant :

—Tenez-moi, liez-moi, je suis fou ! Ah ! cher petit mexicain, laisse-moi t'embrasser ; je donnerais mon sang pour toi !

Et il pressa le vieux Pablo dans ses bras, le serra si violemment contre son cœur, que celui-ci cria au secours, croyant que cet écorché voulait l'étouffer.

On apporta le plat avec la farine bouillie dans de l'eau, et on en donna quelques cuillerées au malade. Quoiqu'il priât pour en avoir davantage, le Mexicain fit éloigner le plat et lui promit qu'après une heure d'attente, il pourrait encore prendre de la soupe et un petit morceau de viande.

Pendant que Victor embrassait ses amis et ses sauveurs, et leur disait avec une

grande joie, qu'en effet, à l'exception de la fatigue, il ne se sentait plus ni douleur, ni maladie, d'autres hommes étuient occupés à arranger une espèce de siège ou de lit sur le mulet le plus doux.

Creps et Kwik marchaient de chaque côté de Victor et l'encourageaient en causant avec lui des choses regrettées et de la chère patrie.

Avant la tombée de la nuit, Victor avait déjà mangé deux fois. Il n'était plus malade, et il dormait d'un sommeil réparateur.

Quelques jours après, ils atteignirent la petite ville de Sacramento, sur le fleuve de ce nom. John Miller fit loger ses amis dans le meilleur hôtel, et les combla de marques d'affection, sans permettre qu'ils dépensassent un seul dollar. Il chargea les muletiers, qui retournaient aux placers de la rivière de la Plume, d'une lettre pour son père, afin de lui annoncer dans quelles circonstances il avait retrouvé les chercheurs d'or flamands ses sauveurs, et lui faire savoir qu'il resterait pendant quelques jours à Sacramento, pour veiller sur eux.

Aussitôt que Victor se sentit assez fort pour entreprendre un nouveau voyage, il pressa avec une impatience fébrile leur départ pour San Francisco. Creps et Donat n'aspiraient pas moins après le moment où ils pourraient dire adieu à la terre de Californie et se mettre gaiement en route vers leur patrie.

John Miller les conduisit sur le petit bateau à vapeur qui faisait alors deux fois par semaine le voyage entre les deux capitales de la Californie du Nord.

Lorsqu'ils arrivèrent à San Francisco, ils se rendirent directement au port, pour s'informer s'il n'y avait aucun navire en partance pour l'Europe. Ils rencontrèrent un capitaine anglais qui devait partir dans huit jours pour Londres, et qui consentit à les prendre à son bord à un prix raisonnable.

John Miller voulut payer le prix de la traversée et assura que son père serait très-fâché s'il ne donnait pas cette faible marque de reconnaissance à ceux qui lui avaient conservé son fils unique.

Creps et Roozeman refusèrent ce dernier bienfait, parce que les trois livres d'or que Kwik portait sur la poitrine étaient plus que suffisantes. Sur les vives instances de leur généreux protecteur, ils consentirent enfin, à la condition que Kwik regarderait l'or comme sa propriété exclusive. Ce qu'ils en dépenseraient à Londres pour s'habiller convenablement ne serait qu'un prêt et serait rendu à leur camarade après leur arrivée en Belgique. Malgré la longue résistance de Donat, ils le forcèrent d'accepter ces conditions.

Quand l'affaire fut définitivement conclue, Kwik se réjouit secrètement d'un arrangement qui le mettait en possession de plus de trois mille francs, sans que ses amis y eussent perdu personnellement quelque chose. Le garde champêtre de Natten Haesdonck serait probablement moins dur à la vue d'une pareille somme... et peut-être... peut-être lui accorderait-il la main de son Anneken. Mais alors une terrible pensée le fit frémir. Si le garde champêtre avait, par colère contre lui, marié sa fille à un autre ? Le pauvre Kwik se trouverait donc, dans sa patrie, condamné sans appel à un éternel chagrin. Pendant les huit jours qu'ils passèrent encore à San-Francisco, Roozeman s'occupait de faire un court et fidèle récit de leurs aventures en Californie. Il y ajouta une lettre pour sa mère, et lui dit que lui et ses amis s'arrêteraient pendant deux ou trois jours à Londres, afin de se pourvoir de nouveau linge et de nouveaux habillements et qu'ils annonceraient l'heure précise de leur arrivée dans la ville natale.

Jean Creps écrivit une lettre à son père ; Donat griffonna quelques mots pour le garde-champêtre et pour Anneken. Toutes ces missives furent confiées à la poste américaine, qui allait en Europe en passant par l'isthme de Panama et par New-York.

Le jour désigné, lorsque le navire l'va l'ancre et que les voiles s'enflèrent sous l'impulsion d'un vent favorable, ils em-

brassèrent encore une fois leur généreux ami John Miller, et versèrent des larmes de gratitude sur son cœur. Leurs adieux retentirent longtemps sur les flots quand ils virent leur sauveur s'éloigner dans une barque.

Le navire, favorisé par la marée et par le vent, traversa avec rapidité la porte d'or, et les amis flamands jetèrent des cris de triomphe sur l'Océan, dont les eaux baignaient aussi les côtes de leur chère patrie.

(La fin au prochain numéro.)

LES HOMMES FORTS

Milon porta sur ses épaules l'espace d'un mille, sans arrêter, un bœuf de quatre ans, qu'il tua, la course finie, d'un coup de poing, et le mangea dans une journée. Sa force musculaire était si grande, qu'il s'attachait une corde autour de la tête et la brisait par la seule tension de ses veines. Ses repas ordinaires consistaient de vingt livres de viande, autant de pain et quinze chopines de vin.

Polydame de Thessalie, était d'une taille et d'une force énormes; on dit que sans autres armes que ses bras il tua un lion furieux. Un jour il saisit un taureau par les pattes de derrière et l'animal ne put échapper qu'en laissant la corne de ses pieds entre les mains de l'athlète.

L'empereur Maximilien avait au-dessus de 8 pieds, et comme Milon de Crotonne, pouvait mettre en poudre la pierre la plus dure en la pressant avec ses doigts; il brisait aussi d'un coup de pied la patte d'un cheval. Le bracelet de sa femme lui servait de bague et il mangeait à un repas ordinaire 60 livres de viande.

Pophan, un anglais, né en 1710, prenait une barre de fer et la pliait de manière à s'en faire un collier. Une nuit trouvant un soldat endormi il le mit avec sa guérite sur ses épaules et le porta à un demi mille plus loin. Quand le soldat se réveilla, il fut fort surpris de se trouver sur le mur d'une église en voie de construction. A la suite de querelles domestiques, il se suicida, étant encore très jeune.

Le fameux Scanderberg, roi d'Albanie, qui naquit en 1414, était très grand. Il accompli avec son épée des tours de force qui n'ont jamais été égalés. Il combattait en deux avec un cimenterre un homme couvert d'une cotte d'armes ou d'une épaisse cuirasse. Un jour on amena devant lui deux individus qui avaient maltraité des Albanais, furieux, il les coupa en deux d'un seul coup de cimenterre.

Maurice, comte de Saxe, avait hérité de la force de son père. Il avait surtout surtout dans les doigts une vigueur extraordinaire. Ayant besoin un jour d'un tire-bouchon, et n'en trouvant pas, il s'impatianta, prit un gros clou, le tordit et en fit un tire-bouchon avec lequel il déboucha douze bouteilles de vin. Une autre fois, étant chez un forgeron, il s'amusa à casser avec ses mains et à séparer en deux tous les fers à cheval qu'il put trouver.

Si l'histoire ne ment pas Phatyllus de Crotonne pouvait d'un seul saut franchir une espace de 56 pieds.

Un conseil. *Moyen de contrôler l'effet produit par la picotte.*—Un médecin ayant fait l'expérience du remède suivant, appliqué sur un de ses patients atteints de la picotte, a bien voulu en faire part au public en le publiant dans un journal de sa localité. Voici ce qu'il écrit: "Lorsque vous vous apercevez qu'un membre de votre famille aura été atteint de la picotte, faites dissoudre une once de crème de tartre dans une pinte d'eau, que vous ferez prendre froid au patient de temps à autre, jusqu'à ce que vous soyez assuré que ce remède aura produit son effet."

L'application de ce remède n'est pas dangereuse, et il en coûte peu de l'essayer.

Fièvres.—Les fièvres malignes, la constipation, l'engourdissement du foie, la névralgie et les maladies nerveuses se guérissent promptement par l'usage de ce remède si efficace "Les Amers de Houblon." Il répare les ravages de la maladie en purifiant le sang et fortifie les personnes âgées et infirmes. Voir l'annonce dans une autre colonne.

UN PETIT CONVOI

Une claire matinée d'hiver. Sous le ciel profond, au-dessus des friches, des labours et des verges, l'air ondulait, tout imprégné de frimas et de soleil. La vallée entière, des gazons ras aux tuiles brunes des fermes, était comme voilée d'un subtil réseau de givre.

Je vaguais par les champs, aux alentours du village,— un village portugais joyeusement couché sur un versant de colline, à la façon d'un paysan qui se délasse à humer l'odeur des bois et des montagnes. C'était l'heure où la fumée sort des toits si pâle, si transparente que l'on chauffe en rêve son âme à la bonne chaleur du foyer. Vous croyez entendre la braise des bûches pétiller à flammes courtes; même une gourmandise mouille vos lèvres à l'idée que la soupe de choux embaume déjà la cuisine.

Des oiseaux, alouettes, hochequeues, tous aussi dansants que farouches, rôdaient le long des sentiers où passent les bestiaux. Mes pensées, comme leurs ailes, s'imbibaient de lumière, et j'allais, disposé, ravi, les mains aux poches, quand je vis étinceler au bout d'un chemin creux les murs fraîchement crépis du cimetière. La porte grande ouverte laissait pénétrer la douceur frileuse de l'orient. Ni cyprès, ni tombeaux, ni croix de pierre; rien que le fouillis des herbes rousses et le tos soyeux creusant une fosse dans la paix et la vapeur fine du lointain.

Une sonnette fêlée tinta un à un plusieurs coups derrière les maisons d'une rue voisine. Ces plaintes, si banales qu'elles fussent, trempaient d'une larme la mélancolie du paysage. J'avais hâte le pas vers la grille de l'enclos, et comme j'en atteignais le seuil, oh! le convoi étrange qui apparut à cent pas de moi, sur le penchant d'une côte! A la file montaient le bedeau, un enfant de chœur, le prêtre et une femme qui avait une bière sur la tête; et la bière, découverte, avec des morceaux de toile flottant sur les bords, semblait un neigeux fardeau que ces rayons d'hiver pâlisseraient encore.

C'était délicieusement triste. Une curiosité attendrie me fit rester.

Le cortège arriva dans la huée légère des haleines, au bruissement des herbes battant les chausses. Il y eut quelques moments de silence autour de la fosse; puis, ce fut la tant vieille mélodie qui enchante les morts avant que les humides ténèbres et les vers du cimetière les aient conquis.

La porteuse fixait désespérément les yeux sur le frère cadavre qu'elle avait déposé au bord du trou. Quel charme funeste l'attirait ainsi tout entière? Subsistait-elle dans sa chair et dans son âme l'épouvantable fascination des choses que la mort a touchées? Elle ne pleurait pas, elle ne gémissait pas, elle était perdue, au fond de son extase; mais, quand le fossoyeur souleva l'enfant du tiroir de table vermoulu qui avait servi de bière, elle poussa un sanglot plus navrant que ses gémissements, et, les bras levés, elle prit la fuite en criant deux fois que cette enfant était sa fille!

Et, dans la fosse, la petite reposait, toute blanche de sommeil et de clarté. Sa robe de piqué mince n'était guère de saison et ses pieds transis vous glaçaient le cœur; mais elle continuait son rêve quand même, un rêve adorable, je vous jure. Ses lèvres s'abreuyaient d'air pur, et ses mains de cire, droites vers le ciel et jointes par un ruban fané appelaient Jésus avec une désolante candeur.

N'eût-on pas dit, à la voir si émerveillée, qu'elle s'était par hasard endormie là, parmi les tombes, ce doux matin d'hiver, et que des entrailles mêmes de la terre, de la terre rousse, presque saignante, elle exhalerait à jamais sa prière virgine pour les os des aïeux, pour toutes les poussières.

Comme une pluie d'avril monotone et berceuse, la terre coulait, rasant les parois de la fosse. Aux premières pelletées, les mains, les petites mains émergeaient encore, des lambeaux de la robe étoilée de taches blanches le sombre linceul qui dé-

vorait l'enfant, et le visage rayonnait toujours avec sa pâleur de clair de lune. Hélas! hélas! hélas! que ce peu d'elle fut vite englouti!

Aux quatre coins de l'horizon, ce n'étaient que visions calmes, un attelage de bœufs, au tournant de la route, une vapeur grise baignant les oliviers et les neiges lointaines de la Sierra Estrella, pareilles à des vagues d'écumes que la bise aurait figées dans leurs bonds.

Ton âme dut s'envoler à tire-d'aile, petite morte—l'air était si léger.

UNE MOUCHE REDOUTABLE

Une mouche redoutable, connue sous le nom de tsetsé, se rencontre entre le 22^e et le 28^e degré de longitude et du 18^e au 24^e de latitude nord. Il paraît cependant que, dans certaine saison, elle remonte vers le nord; elles ont du reste été observées en Abyssinie par Bruce.

C'est au docteur Livingstone qui, le premier, a fourni des renseignements exacts sur ce redoutable insecte que nous emprunterons la plupart des détails qui vont suivre:

Les tsetsés sont un peu plus grandes que la mouche commune, mais plus petites que la mouche à miel. Elles sont d'une couleur terne, et la partie inférieure de leur corps est traversée par des lignes jaunes.

Sa blessure est sans danger pour l'homme. Nous connaissons plusieurs exemples dans lesquels tous les bestiaux, les chevaux et les chiens d'un voyageur ont été détruits entièrement par ces mouches venimeuses. Le capitaine V..., doutant que ce fussent les tsetsés auxquelles il fallait attribuer la mort des animaux, amena un cheval dans une localité où se trouvaient ces insectes; il est mort le onzième jour. Nous avons perdu dans cette excursion environ trente bœufs par la piqûre des tsetsés. Les éléphants, les buffles, les zèbres, les pallahs (espèce d'antilope), les porcs sauvages, les jackals, les water-bucks, les gnons, etc., abondent en grand nombre et n'éprouvent aucun effet du poison des tsetsés. Bien plus, un chien nourri avec du lait, périt à la suite de la piqûre, tandis que celui qui vit de chair, dans le même district, ne meurt pas.

Lorsque la tsetsé aperçoit sa proie, elle se lance avec une grande rapidité sur sa victime, lui enfonce la partie moyenne de sa trompe, qui se trouve composée de trois pièces, dans la peau.

Elle se gorge de sang, son abdomen se gonfle, et, lorsqu'elle s'échappe, l'endroit piqué prend une teinte rouge foncé et un léger bruit succède à cette blessure.

C'est surtout le long des fleuves et dans les marais que l'on rencontre cette mouche; elle se tient dans les buissons et herbes aquatiques. Elle s'observe rarement dans la plaine; elle est, du reste, toujours cantonnée dans les espaces dont elle ne semble jamais s'écarter.

En volant, elle fait entendre un bourdonnement qui paraît être bien connu des animaux qui doivent lui fournir son aliment, car, dès qu'ils l'entendent, ils s'enfuient et semblent frappés d'une épouvante irrésistible.

Après s'être repue du sang de sa victime, la tsetsé laisse écouler dans la plaie une goutte d'un venin sécrété par une glande placée à la base de sa trompe. Cette blessure, sans danger pour l'homme et les animaux sauvages, est au contraire mortelle pour le cheval, le mouton, le bœuf et le chien.

Il se produit chez eux un véritable empoisonnement qui tue ces malheureux animaux au bout de huit ou quinze jours au plus.

Livingstone perdit une quantité considérable de bœufs qui avaient été assaillis par un petit nombre d'insectes.

Les bœufs ainsi piqués ne tardent pas au bout de quelques jours à s'écrêter par les yeux et les naseaux une grande quantité de mucus, et à être pris de frissons généraux très accusés; de l'œdème s'observe au pourtour de la bouche; les muscles deviennent flasques.

Certains animaux sont pris de vertiges et deviennent aveugles.

Quand l'animal mange, on entend un bruit sourd et prolongé qui s'échappe de son corps. Un amaigrissement considérable se produit, et les animaux succombent dans le marasme le plus complet.

L'autopsie a toujours fait voir le tissu cellulaire infiltré, la graisse devenue fluide et d'une couleur jaune verdâtre, le sang rare, tachant peu, complètement albumineux.

A l'ouverture des grandes cavités splanchniques on trouve leurs principaux viscères: le foie, les poumons et le cœur, très altérés. Ce dernier est mou, flasque, complètement vide, ressemblant à de la viande macérée.

Le seul moyen de faire échapper les animaux domestiques aux attaques des tsetsés, est de leur faire traverser les cantonnements où se trouvent rassemblés ces insectes, la nuit, au clair de la lune, et dans les saisons froides.

Les mouches sont alors engourdies et incapables de piquer.

SOINS A DONNER AUX MOUTONS PENDANT L'HIVER

Pour ce qui est de l'abri à donner aux moutons, on doit éviter les deux extrêmes; l'un pourrait être insuffisant sous le rapport du froid, tant que l'autre obligerait à entasser les moutons de manière à nuire, leur santé. Le plus grand défaut des bergeries est qu'elles ne sont pas suffisamment chaudes; dans ce cas il se fait une plus grande consommation de nourriture. Les bergeries devraient être construites de manière à offrir plus de logement aux moutons à mesure que le troupeau augmente.

On doit veiller soigneusement à ce que les moutons aient de l'eau au besoin. Un nombre donné de moutons requiert plus d'eau en hiver que lorsqu'il sont en pâturage; il est préférable de leur donner à boire deux fois par jour qu'une seule fois; cela pour deux raisons: 1^o les moutons les plus craintifs, ont chance de boire à la deuxième fois, lorsque les autres ont pu satisfaire leur soif auparavant. 2^o on leur évite le danger de boire à l'excès de l'eau glacée. L'emploi de la neige au lieu d'eau ne doit avoir que dans le cas d'extrême nécessité. On doit nécessairement prendre ces précautions pour que l'on ne soit pas obligé de recourir à ce moyen.—*Gazette des Campagnes.*

L'instruction est le meilleur héritage qu'un père puisse laisser à ses enfants. S'ils ne savent rien, ils auront toujours besoin des autres. Puis, qu'on y fasse attention, celui qui est forcé d'avoir recours aux autres est souvent dupé.

Indigestion.—La principale cause de la maladie des nerfs est l'indigestion, laquelle provient de la faible d'estomac. Personne ne peut avoir les nerfs sains et jouir d'une bonne santé sans faire usage des Amers de Houblon pour renforcer l'estomac, purifier le sang, conserver le foie et les reins à l'état de santé, et enlever toutes les matières nuisibles au système. Voir une autre colonne.

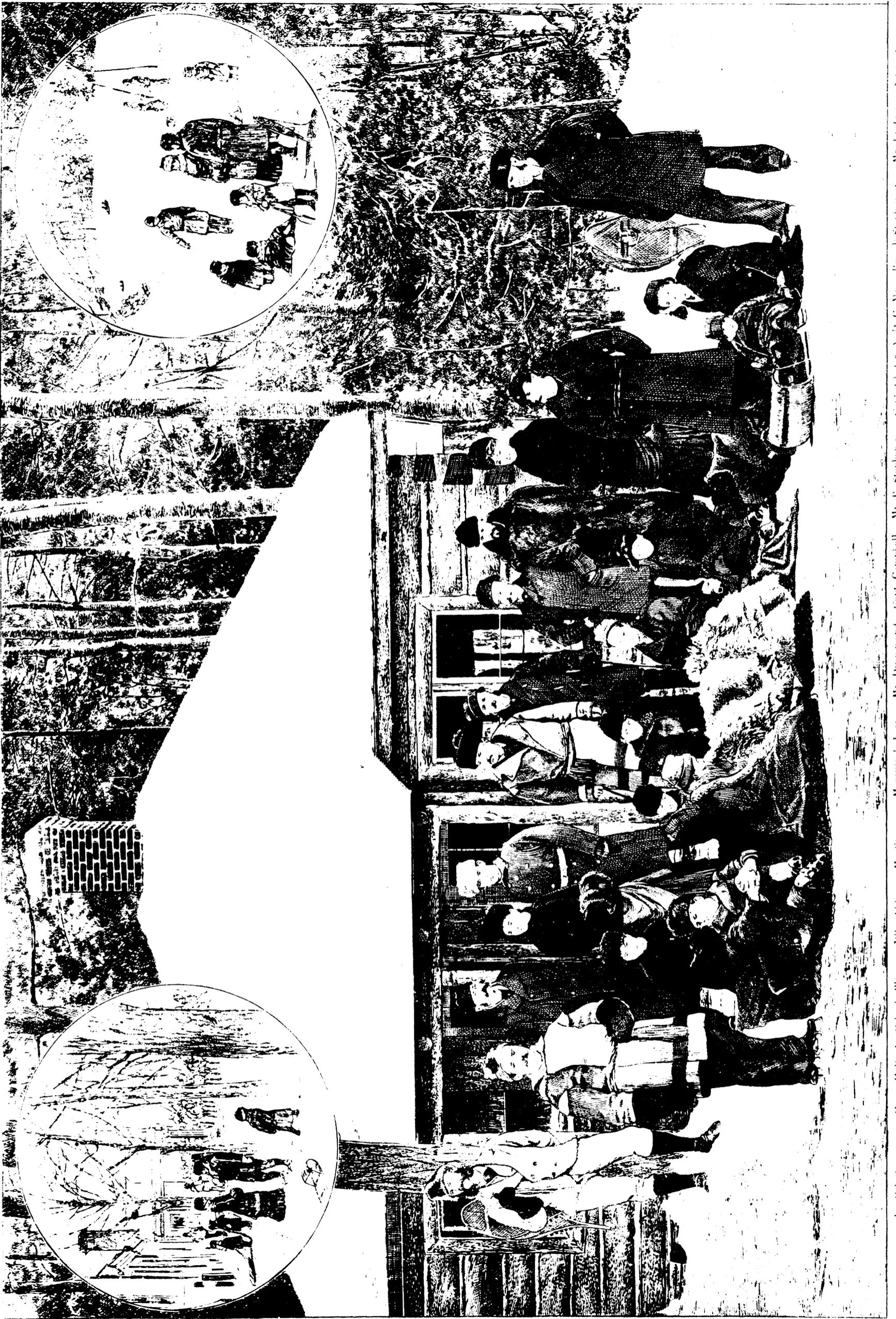
Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnus aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

PASTILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fortement recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtre, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc.

En vente dans toutes les Pharmacies. Seul propriétaire,

S. LACHANCE, Chimiste,
646, rue Ste-Catherine, Montréal.



Major Holbeck Col. de Winton Dlle. Abbott Mr. Strange Marquis de Lotne Mr Drummond Capt. Campbell Mr E. Stephenson Capt. Choler, A. D. C. Mme. Russ-E. Stephenson Mr. Stephenson S. J. J. J. J. Dlle. Scott Lord Geo. Campbell Mme. Capt. Campbell Mue. Strange Lady Geo. Campbell Maseo de Winton Dlle. F. Power

LES HABITLES DE BIDEAU HALL EN TRAINES SAUVAGES — PHOTOGRAPHIE DE M. JOLLEY



LES DERNIERS DEVOIRS RENDUS A UN AMI



LE CHEVAL SERRAN



LE CHEVAL



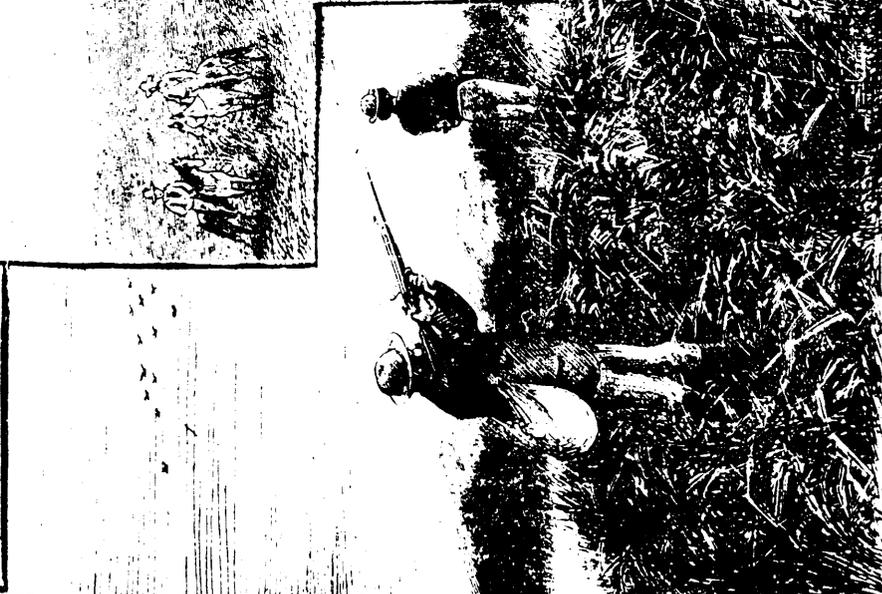
ASSAUT D'ARMES



UNE COURSE DANS LES PLAINES



LA CHEVE-SANS-CHEVE



SCENES DE LA VIE REELLE DANS LA COLOMBIE

UN CAPITAINE DE QUINZE ANS

PAR JULES VERNE

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE XV

HARRIS

Le lendemain, 7 avril, Austin, qui était de garde au lever du jour, vit Dingo courir, en aboyant, vers la petite rivière. Presque aussitôt, Mrs. Weldon, Dick Sand et les noirs sortirent de la grotte.

Décidément, il y avait quelque chose. Dingo a senti un être vivant, homme ou bête, dit le novice.

— En tout cas, ce n'est pas Negoro, fit observer Tom, car Dingo aboierait avec fureur.

— Si ce n'est pas Negoro, où peut-il être ? demanda Mrs. Weldon, en jetant à Dick Sand un regard qui ne fut compris que de lui, et, si ce n'est pas lui, qui est ce donc ?

— Nous allons le savoir, mistress Weldon, répondit le novice.

Puis, s'adressant à Bat, à Austin et à Hercule :

— Armez-vous, mes amis, et venez !

Chacun des noirs prit un fusil et un coutelas, ainsi qu'avait fait Dick Sand. Une cartouche fut glissée dans la culasse des remingtons, et, ainsi armés, tous quatre se dirigèrent vers la berge de la rivière.

Mrs. Weldon, Tom, Actéon, restèrent à l'entrée de la grotte, où le petit Jack et Nan se trouvaient encore.

Le soleil se levait alors. Ses rayons, interceptés par les hautes montagnes de l'est, n'arrivaient pas directement à la falaise ; mais, jusqu'à l'horizon occidental, la mer étincelait sous les premiers feux du jour.

Dick Sand et ses compagnons suivaient à mi-grève le rivage dont la courbe se raccordait à l'embouchure de la rivière.

Là, Dingo, immobile et comme en arrêt, aboyait toujours. Il était évident qu'il voyait ou sentait quelque indigène.

Et, en effet, ce n'était plus à son ennemi du bord, cette fois, que le chien en voulait.

Un homme tournait, en ce moment, le derrièr pan de la falaise. Il s'avancait prudemment sur la berge, et, par ses gestes familiers, il cherchait à calmer Dingo. Il ne se souciait pas, on le comprenait, d'affronter la colère du vigoureux animal.

— Ce n'est pas Negoro ! dit Hercule.

— Nous ne pouvons perdre au change ! répondit Bat.

— Non, dit le novice. C'est probablement quelque indigène, qui nous épargnera l'ennui d'une séparation. Nous allons donc enfin savoir exactement où nous sommes !

Et tous quatre, remettant leurs fusils sur l'épaule, se dirigèrent rapidement vers l'inconnu.

Celui-ci, en les voyant s'approcher, donna, tout d'abord, les marques de la plus vive surprise. Très-certainement, il ne s'attendait pas à rencontrer des étrangers sur cette partie de la côte. Evidemment aussi, il n'avait pas encore aperçu les débris du *Pilgrim*, sans quoi, la présence de naufragés se fût expliquée tout naturellement pour lui. D'ailleurs, pendant la nuit, le ressac avait achevé de démolir la carcasse du navire, et il n'en restait plus que des épaves qui flottaient au large.

Au premier moment, l'inconnu, voyant marcher vers lui ces quatre hommes armés, fit un mouvement pour revenir sur ses pas. Il portait un fusil en bandoulière, qui passa rapidement dans sa main et de sa main à son épaule. On conçoit qu'il ne fût pas rassuré.

Dick Sand fit un geste de salut, que l'inconnu comprit sans doute, car, après quelque hésitation, il continua d'avancer.

Dick Sand put alors l'examiner avec attention.

C'était un homme vigoureux, âgé de quarante ans au plus, l'œil vil, les cheveux et la barbe grisonnants, le teint hâlé comme celui d'un nomade qui a toujours vécu au grand air dans la forêt ou dans la plaine. Une sorte de blouse en peau tannée lui servait de justaucorps, un large chapeau couvrait sa tête, des bottes de cuir lui montaient jusqu'au-dessous du genou, et des épées à large molette résonnaient à leurs hauts talons.

Ce que Dick Sand reconnut d'abord, — et ce qu'il était en effet, — c'est qu'il avait devant lui, non l'un de ces Indiens, coureurs habituels des pampas, mais un de ces aventuriers, de sang étranger, souvent peu recommandables, qui se rencontrent fréquemment dans ces contrées lointaines. Il semblait même, à son attitude assez raide, à la couleur rougeâtre de quelques poils de sa barbe, que cet inconnu devait être d'origine anglo-saxonne. En tout cas, ne n'était ni un Indien ni un Espagnol.

Et cela parut certain, quand, Dick Sand, lui dit en anglais : "Soyez le bienvenu !" il répondit dans la même langue, et sans que sa prononciation fût entachée d'aucun accent.

— SOYEZ LE BIENVENU VOUS-MÊME, mon jeune ami, dit l'inconnu, en s'avancant vers le novice, dont il serra la main.

Quant aux noirs, il se contenta de leur faire un geste, sans leur adresser la parole.

— Vous êtes Anglais ? demanda-t-il au novice.

— Américains, répondit Dick Sand.

— Du Sud ?

— Du Nord.

Cette réponse parut faire plaisir à l'inconnu, qui secoua plus vigoureusement la main du novice, et cette fois bien à l'américaine.

— Et puis-je savoir, mon jeune ami, demanda-t-il, comment vous vous trouvez sur cette côte ?

Mais, en ce moment, sans attendre que le novice eût répondu à sa demande, l'inconnu reira son chapeau et salua.

Mrs. Weldon s'était avancée jusqu'à la berge, et elle se trouvait alors en face de lui.

Ce fut elle qui répondit à sa question.

— Monsieur, dit-elle, nous sommes des naufragés, dont le navire s'est brisé hier sur ces récifs !

Un sentiment de pitié se peignit sur la figure de l'inconnu, dont les regards cherchèrent le bâtiment qui s'était mis à la côte.

— Il ne reste plus rien de notre navire ! dit le novice. Le ressac a achevé de le démolir pendant la nuit.

— Et notre première question, reprit Mrs. Weldon, sera pour vous demander où nous sommes ?

— Mais vous êtes sur le littoral de l'Amérique du Sud, répondit l'inconnu, qui parut surpris de la demande. Est-ce que vous pouvez avoir quelque doute à cet égard ?

— Oui, monsieur, car la tempête avait pu nous faire dévier de notre route, vu que je n'ai pu relever avec précision, répondit Dick Sand. Mais je vous demanderai où nous sommes, plus exactement ? Sur la côte du Pérou, je pense ?

— Non, mon jeune ami ! Un peu plus au sud ! Vous vous êtes échoué sur la côte bolivienne.

— Ah ! fit Dick Sand.

— Et vous êtes même sur cette partie méridionale de la Bolivie qui confine au Chili.

— Alors quelle est cette pointe ? demanda Dick Sand, en montrant le promontoire du nord.

— Je ne saurais vous en dire le nom, répondit l'inconnu, car si je connais passablement le pays à l'intérieur pour l'avoir souvent parcouru, c'est la première fois que je visite ce rivage.

Dick Sand réfléchissait à ce qu'il venait d'apprendre. Cela ne l'étonnait qu'à demi, car son estime avait pu et même dû le tromper en ce qui concernait les courants ; mais l'erreur n'était pas considérable. En effet, il se croyait à peu près entre le vingt-septième et le trentième parallèle, d'après le relevement qu'il avait fait de l'île de Paques, et c'est sur le vingt-cinquième parallèle qu'il s'était échoué. Il n'y avait aucune impossibilité à ce que le *Pilgrim* eût dévié de cet écart relativement faible sur une aussi longue traversée.

D'ailleurs, rien n'autorisait à douter des assertions de l'inconnu, et, puisque cette côte était celle de la basse Bolivie, il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'elle fût si déserte.

— Monsieur, dit alors Dick Sand, d'après votre réponse, je dois conclure que nous sommes à une grande distance de Lima.

— Oh ! Lima est au loin... par là ! dans le nord !

Mrs. Weldon, mise tout d'abord en méfiance par la disparition de Negoro, observait le nouveau venu avec une extrême attention, mais elle ne surprit rien, ni dans son attitude, ni dans sa manière de s'exprimer, qui pût faire suspecter sa bonne foi.

— Monsieur, dit-elle, ma question n'est pas indiscrète sans doute... Vous ne semblez pas être d'origine péruvienne ?

— Je suis Américain comme vous l'êtes, mistress !... dit l'inconnu, qui attendit un instant que l'américaine lui fit connaître son nom.

— Mrs. Weldon, répondit celle-ci.

— Moi, je me nomme Harris, et je suis né dans la Caroline du Sud. Mais voilà vingt ans que j'ai quitté mon pays pour les Pampas de la Bolivie, et cela me fait plaisir de revoir des compatriotes.

— Vous habitez cette partie de la province, M. Harris ? demanda Mrs. Weldon.

— Non, mistress Weldon, répondit Harris, je demeure dans le sud, sur la frontière chilienne, mais, en ce moment, je me rends à Atacama, dans le nord-est.

— Sommes-nous donc sur la lisière du désert de ce nom ? demanda Dick Sand.

— Précisément, mon jeune ami et ce désert s'étend bien au delà des montagnes qui ferment l'horizon.

— Le désert d'Atacama ? répéta Dick Sand.

— Oh ! ce n'est pas la première fois que je fais ce voyage ! répondit l'américain. Il y a, à deux cents milles d'ici, une terre importante, l'hacienda de San-Felice, qui appartient à l'un de mes frères, et c'est chez lui que je me rends pour mon commerce. Si vous voulez m'y suivre, vous serez bien reçus, et les moyens de transport ne vous manqueraient point pour gagner la

ville d'Atacama. Mon frère serait heureux de vous les fournir.

Ces offres, faites spontanément, ne pouvaient que prévaloir en faveur de l'américain, qui reprit aussitôt en s'adressant à Mrs. Weldon :

— Ces noirs sont vos esclaves ?

Et il montrait de la main Tom et ses compagnons.

— Nous n'avons plus d'esclaves aux Etats-Unis, répondit Mrs. Weldon. Le Nord a depuis longtemps aboli l'esclavage, et le Sud a dû suivre l'exemple du Nord !

— Ah ! c'est juste, répondit Harris. J'avais oublié que la guerre de 1862 avait tranché cette grave question. — J'en demande pardon à ces braves gens, ajouta Harris, avec la petite pointe d'ironie que devait mettre dans son langage un Américain du Sud parlant à des noirs. Mais, en voyant ces gentlemen à votre service, j'ai cru...

— Ils ne sont point et n'ont jamais été à mon service, répondit gravement Mrs. Weldon.

— Nous serions honorés de vous servir, mistress Weldon, dit alors le vieux Tom. Mais, que M. Harris le sache, nous n'appartenons à personne. J'ai été esclave, moi, il est vrai, et vendu comme tel en Afrique, lorsque je n'avais que six ans ; mais mon fils Bat que voici est né d'un père affranchi, et, quant à nos compagnons ils sont nés de parents libres.

— Je ne puis que vous en féliciter ! répondit Harris d'un ton que Mrs. Weldon ne trouva pas assez sérieux. Sur cette terre de la Bolivie, d'ailleurs, nous n'avons pas d'esclaves. Donc, vous n'avez rien à craindre, et vous pouvez aller aussi librement ici que dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre.

En ce moment, le petit Jack, suivi de Nan, sortit de la grotte en se frottant les yeux.

Puis, ayant aperçu sa mère, il courut à elle. Mrs. Weldon l'embrassa tendrement.

— LE CHARMANT PETIT GARÇON ! DIT L'AMÉRICAIN, en s'approchant de Jack.

— Oh ! mistress Weldon, vous avez dû être doublement éprouvée, puisque votre enfant a été exposé à tant d'épreuves !

— Dieu l'en a tiré sain et sauf, ainsi que nous, M. Harris, répondit Mrs. Weldon.

— Voulez-vous me permettre de l'embrasser sur ses bonnes joues ? demanda Harris.

— Volontiers, répondit Mrs. Weldon.

Mais la figure de ce "M. Harris", paraît-il, ne plut pas au petit Jack, car il se serra plus étroitement contre sa mère.

— Tiens ! fit Harris, vous ne voulez pas que je vous embrasse ! Je vous fais donc peur, mon petit bonhomme ?

— Excusez-le, monsieur, s'empressa de dire Mrs. Weldon. C'est timidité de sa part.

— Bon ! nous ferons plus ample connaissance ! répondit Harris. Une fois à l'hacienda, il s'amusera à monter un gentil poney qui lui dira du bien de moi !

Mais l'offre du "gentil poney" ne parvint pas à amadouer Jack, plus que n'avait fait la proposition d'embrasser M. Harris.

Mrs. Weldon, assez contrariée, se hâta de détourner la conversation. Il ne fallait pas risquer de blesser un homme qui avait si obligeamment offert ses services.

Dick Sand, pendant ce temps, réfléchissait à la proposition, qui leur survenait, si à propos, de gagner l'hacienda de San-Felice. C'était, ainsi que l'avait dit Harris, un parcours de plus de deux cents milles, tantôt en forêts, tantôt en plaines, — voyage très-fatigant, à coup sûr, puisque les moyens de transport faisaient absolument défaut.

Le jeune novice présenta donc quelques observations à cet égard et attendit la réponse qu'allait faire l'américain.

— Le voyage est un peu long, en effet, répondit Harris, mais j'ai là, à quelques centaines de pas en arrière de la berge, un cheval que je compte mettre à la disposition de mistress Weldon et de son fils. Pour nous, rien de difficile, ni même de très-fatigant à ce que nous fassions la route à pied. D'ailleurs, quand j'ai parlé de deux cents milles, c'est en suivant, ainsi que j'ai déjà fait, le cours de cette rivière. Mais si nous prenions à travers la forêt, notre parcours serait abrégé de quatre-vingts milles au moins. Or, à raison de dix milles par jour, il ne semble que nous arriverions à l'hacienda sans trop de misères.

Mrs. Weldon remercia l'américain.

— Vous ne pouvez mieux me remercier qu'en acceptant, répondit Harris. Bien que je n'aie jamais traversé cette forêt, je ne serai pas, je le crois, embarrassé d'y faire route, ayant assez l'habitude de la pampa. Mais il y a une question plus grave, celle des vivres. Je n'ai que ce qu'il me faut strictement pour gagner l'hacienda de San-Felice...

— M. Harris, répondit Mrs. Weldon, nous avons heureusement des vivres en quantité plus qu'il nous faut, et nous serons heureux de les partager avec vous.

— Eh bien, mistress Weldon, il me semble que tout s'arrange pour le mieux, et que nous n'avons plus qu'à partir.

Harris se dirigea vers la berge, avec l'intention d'aller reprendre son cheval à l'endroit où il l'avait laissé, lorsque Dick Sand l'arrêta encore en faisant une question.

Cela ne lui allait pas beaucoup, au jeune novice, d'abandonner le littoral pour s'enfoncer à l'intérieur du pays sous cette interminable forêt. Le marin reprenait en lui, et, à remonter ou à descendre la côte, il eût été plus à son affaire.

— M. Harris, dit-il, au lieu de voyager pendant cent vingt milles dans le désert d'Atacama, pourquoi ne pas suivre le littoral ? Distance pour distance, ne vaudrait-il pas mieux chercher à

atteindre la ville la plus proche, soit au nord, soit au sud ?

— Mais, mon jeune ami, répondit Harris, en fronçant légèrement le sourcil, il me semble qu'il ne se trouve pas de ville à moins de trois à quatre cents milles sur cette côte, que je ne connais que très imparfaitement.

— Au nord, oui, répondit Dick Sand, mais au sud ?...

— Au sud, répliqua l'américain, il faudrait redescendre jusqu'au Chili. Or, le parcours est presque aussi long, et, à votre place, je n'aimerais pas à côtoyer les pampas de la République argentine. Quant à moi, à mon grand regret, je ne saurais vous y accompagner.

— Les navires qui vont du Chili au Pérou ne passent donc pas en vue de cette côte ? demanda alors Mrs. Weldon.

— Non, répondit Harris. Ils se tiennent beaucoup plus au large, et vous n'avez pas dû en rencontrer.

— En effet, répondit Mrs. Weldon. — Eh bien, Dick, as-tu encore quelque question à adresser à monsieur Harris ?

— Une seule, mistress Weldon, répondit le novice, qui éprouvait quelque peine à se rendre. Je demanderai à monsieur Harris dans quel port il pense que nous pourrions trouver un navire pour retourner à San-Francisco ?

— Ma foi, mon jeune ami, je ne saurais trop vous le dire, répondit l'américain. Tout ce que je sais, c'est que nous vous fournirons à l'hacienda de Saint-Felice les moyens de gagner la ville d'Atacama, et de là...

— M. Harris, dit alors Mrs. Weldon, ne croyez pas que Dick Sand hésite à accepter vos offres !

— Non, mistress Weldon, non, certes, je n'hésite pas, répondit le jeune novice, mais je ne puis m'empêcher de regretter de ne pas nous être mis à la côte quelques degrés plus au nord ou plus au sud ! Nous aurions été à proximité d'un port, et cette circonstance, en facilitant votre rapatriement, nous eût évité de mettre à contribution la bonne volonté de M. Harris.

— Ne craignez pas d'abuser de moi, mistress Weldon, reprit Harris. Je vous répète que j'ai trop rarement l'occasion de me trouver en présence de compatriotes. C'est pour moi un véritable plaisir de vous obliger.

— Nous acceptons votre offre, M. Harris, répondit Mrs. Weldon, mais je ne voudrais pas, cependant, vous priver de votre cheval. Je suis bonne marcheuse...

— Et moi très bon marcheur, répondit Harris en s'inclinant. Habitée aux longues courses à travers les pampas, ce n'est pas moi qui retarderai notre caravane. Non, mistress Weldon, vous et votre petit Jack, vous vous servirez de ce cheval. Il est possible, d'ailleurs, que nous rencontrions en route quelques-uns des serviteurs de l'hacienda, et, comme ils seront montés, eh bien ! il nous céderont leurs montures.

Dick Sand vit bien qu'en faisant de nouvelles objections, il contrarierait Mrs. Weldon.

— M. Harris, dit-il, quand partirons-nous ?

— Aujourd'hui même, mon jeune ami, répondit Harris. La mauvaise saison commence avec le mois d'avril, et il faut autant que possible que vous ayez auparavant atteint l'hacienda de San-Felice. En somme, le chemin à travers la forêt est encore le plus court et peut-être aussi le plus sûr. Il est moins exposé que la côte aux incursions des Indiens nomades, qui sont d'infatigables pillards.

— Tom, mes amis, répondit Dick Sand en se retournant vers les noirs, il ne nous reste plus qu'à faire les préparatifs du départ. Choisissons donc, parmi les provisions du bord, celles qui peuvent le plus aisément se transporter, et faisons des ballots, dont chacun prendra sa part.

— M. Dick, dit Hercule, si vous le voulez, je porterai bien la charge toute entière !

— Non, mon brave Hercule ! répondit le novice. Il vaut mieux que nous nous partageions le fardeau.

— Vous êtes un vigoureux compagnon, Hercule, dit alors Harris, qui regardait le nègre comme si celui-ci eût été à vendre. Sur les marches d'Afrique, vous auriez valu cher !

— Je vaudrais ce que je vaudrais, répondit Hercule en riant, et les acheteurs n'ont qu'à bien courir, s'ils veulent m'attraper !

Tout était convenu, et, pour hâter le départ, chacun se mit à la besogne. Il n'y avait, d'ailleurs, à se préoccuper du ravitaillement de la petite troupe que pour le voyage du littoral à l'hacienda, c'est-à-dire pendant une dizaine de jours de marche.

— Mais, avant de partir, M. Harris, dit Mrs. Weldon, avant d'accepter votre hospitalité, je vous prie d'accepter la nôtre. Nous vous offrons de bon cœur !

— J'accepte, mistress Weldon, j'accepte avec empressement ! répondit gaiement Harris.

— Dans quelques minutes, notre déjeuner sera prêt.

— Bien, mistress Weldon. Je vais profiter de ces dix minutes pour aller reprendre mon cheval et l'amener ici. Il aura déjeuné, lui !

— Voulez-vous que je vous accompagne, monsieur ? demanda Dick Sand à l'américain.

— Comme vous voudrez, mon jeune ami, répondit Harris. Venez ! Je vous ferai connaître le bas cours de cette rivière.

Tous deux partirent.

Pendant ce temps, Hercule fut envoyé à la recherche de l'entomologiste. Cousin Bonédicet s'inquiétait bien, ma foi, de ce que se passait autour de lui ! Il errait alors sur le sommet de la falaise, en quête d'un insecte "introuvable," qu'il ne trouvait pas d'ailleurs.

Hercule le ramena bon gré mal gré. Mrs. Weldon lui apprit que le départ était décidé, et que, pendant une dizaine de jours, il faudrait voyager à l'intérieur de la contrée.

Cousin Bénédicte répondit qu'il était prêt à partir, et ne demandait pas mieux de traverser même l'Amérique tout entière, pourvu qu'on le laissât "collectionner" en route.

Mrs. Weldon s'occupa alors, avec l'aide de Nan, de préparer un repas reconfortant. Bonne précaution avant de se mettre en chemin.

Pendant ce temps, Harris, accompagné de Dick Sand, avait tourné le coude de la falaise. Tous deux suivirent la berge sur un espace de trois cents pas. LA, UN CHEVAL, ATTACHÉ A UN ARBRE, fit entendre de joyeux hennissements à l'approche de son maître.

C'était une bête vigoureuse, d'une espèce que Dick Sand ne put reconnaître. Encolure longue, reins courts et croupe allongée, épaules plates, chanfrein presque busqué, ce cheval offrait, cependant, les signes distinctifs de ces races auxquelles on attribue une origine arabe.

—Vous voyez, mon jeune ami, dit Harris, que c'est un vigoureux animal, et vous pouvez compter qu'il ne nous manquera pas en route.

Harris détacha son cheval, le prit par la bride et redescendit la berge, en précédant Dick Sand. Celui-ci avait jeté un regard rapide tant sur la rivière que vers la forêt qui jenserrait ses deux rives. Mais il ne vit rien de nature à l'inquiéter.

Toutefois, lorsqu'il eut rejoint l'Américain, il lui posa brusquement la question suivante, à laquelle celui-ci ne pouvait guère s'attendre :

—M. Harris, demanda-t-il, vous n'avez pas rencontré cette nuit un Portugais nommé Negoro ?

—Negoro ? répondit Harris du ton d'un homme qui ne comprend pas ce qu'on veut dire. Qu'est-ce que ce Negoro ?

—C'était le cuisinier du bord, répondit Dick Sand, et il a disparu.

—Noyé peut-être ?... dit Harris.

—Non, non ! répondit Dick Sand. Hier soir, il était encore avec nous ; mais pendant la nuit, il nous a quittés et il a remonté probablement la berge de cette rivière. Aussi, je vous demandais si vous, qui êtes venu de ce côté, vous ne l'avez pas rencontré ?

—Je n'ai rencontré personne, répliqua l'Américain, et si votre cuisinier s'est aventuré seul dans la forêt, il risque fort de s'égarer. Peut-être le rattrapons-nous en route ?

—Oui... peut-être ! répondit Dick Sand. Lorsque tous deux furent revenus à la grotte, le déjeuner était prêt. Il se composait, comme le souper de la veille, de conserves alimentaires, de "corn-beet", et de biscuit. Harris y fit honneur, en homme que la nature a doué d'un grand appétit.

—Allons, dit-il, je vois que nous ne mourrons pas ne l'aim en route ! Je n'en dirai pas autant de ce pauvre diable de Portugais, dont notre jeune ami m'a parlé.

—Ah ! fit Mrs. Weldon, Dick Sand vous a dit que nous n'avions pas revu Negoro ?

—Oui, mistress Weldon, répondit le novice. Je désirais savoir si M. Harris ne l'avait pas rencontré.

—Non, répondit Harris. Laissons donc ce déserteur où il est, et occupons nous du départ !

—Quand vous voudrez, mistress Weldon !

Chacun prit le ballot qui lui était destiné. Mrs. Weldon, aidée d'Hercule, se plaça sur le cheval, et l'ingrat petit Jack, son fusil en bandoulière, l'enfourcha sans même penser à remercier celui qui mettait à sa disposition cette excellente monture.

Jack, placé devant sa mère, lui dit alors qu'il saurait très bien conduire le "cheval du monsieur."

On lui donna donc à tenir le bridon, et il ne douta pas qu'il fût le véritable chef de la caravane.

CHAPITRE XVI

EN ROUTE

Ce ne fut pas sans une certaine appréhension, rien ne paraissait devoir la justifier d'ailleurs, que Dick Sand, trois cents pas après avoir remonté la berge de la rivière, PÉNÉTRA SOUS L'ÉPAISSE FORÊT, dont ses compagnons et lui allaient, pendant dix jours, suivre les difficiles sentiers.

Au contraire, Mrs. Weldon avait toute confiance, elle, femme et mère, que les périls n'auraient du doubler inquiéter.

Deux motifs très-sérieux avaient contribué à la rassurer : d'abord, parce que cette région des pampas n'était très redoutable ni par les indigènes, ni par les animaux qu'elle renfermait ; ensuite, parce que, sous la direction de Harris, d'un guide aussi sûr de lui que l'Américain paraissait l'être, on ne pouvait craindre de s'égarer.

Voici, autant qu'il était possible, l'ordre de marche qui devait être maintenu pendant le voyage :

Dick Sand et Harris, tous deux armés, l'un de son long fusil, l'autre d'un remington, se tenaient en tête de la petite troupe.

Venaient ensuite Bat et Austin, également armés chacun d'un fusil et d'un coutelas.

Derrière eux suivaient Mrs. Weldon et le petit Jack, à cheval ; puis, Nan et Tom.

À l'arrière, Actéon, armé du quatrième remington, et Hercule, une hache à la ceinture, fermaient la marche.

Dingo allait et venait, et, ainsi que le fit observer Dick Sand, toujours en chien inquiet qui chercherait une piste. Ses allures avaient visiblement changé depuis que le naufrage du *Pilgrim* l'avait jeté sur ce littoral. Il semblait agité, et presque incessamment il faisait entendre un grognement sourd, plutôt lamentable

que furieux. Cela fut reconnu de tous, bien que personne ne pût se l'expliquer.

Quant au cousin Bénédicte, il avait été aussi impossible de lui assigner un ordre de marche qu'à Dingo. A moins d'être tenu en laisse, il ne l'aurait pas gardé. Sa boîte de fer-blanc passée en bandoulière, son filet à la main, sa grosse loupe suspendue à son cou, tantôt en arrière, tantôt en avant, il détalait dans les hautes herbes, guettant les orthoptères ou tout autre insecte en "ptère," au risque de se faire mordre par quelque serpent venimeux.

Dans la première heure, Mrs. Weldon, inquiète, le rappela vingt fois. Rien n'y fit.

—Cousin Bénédicte, finit-elle par lui dire, je vous prie très-sérieusement de ne pas vous éloigner, et je vous engage une dernière fois à tenir compte de ma recommandation.

—Cependant, cousine, répondit l'intraitable entomologiste, lorsque j'apercevrai un insecte.

—Quand vous apercevrez un insecte, reprit Mrs. Weldon, vous voudrez bien le laisser courir en paix, ou vous me mettrez dans la nécessité de vous faire enlever votre boîte !

—M'enlever ma boîte ! s'écria cousin Bénédicte, comme s'il se fût agi de lui arracher les entrailles.

—Votre boîte et votre filet, ajouta impitoyablement Mrs. Weldon.

—Mon filet, cousine ! Et pourquoi pas mes lunettes ? Vous n'oserez pas ! Non ! vous n'oserez pas !

—Même vos lunettes, ou j'oublis ! Je vous remercie, cousin Bénédicte, de m'avoir rappelé que j'avais ce moyen de vous rendre aveugle, et, par là, de vous forcer à être sage !

Cette triple menace eut pour effet de le faire tenir tranquille, ce cousin insoumis, pendant une heure environ. Puis, il recommença à s'éloigner, et, comme il en eût fait autant, même sans filet, sans boîte et sans lunettes, il fallut bien le laisser agir à sa guise. Mais Hercule se chargea de le surveiller spécialement, — ce qui était tout naturellement entre dans ses fonctions, — et il fut convenu qu'il agirait avec lui comme cousin Bénédicte avec un insecte, c'est à dire qu'il l'attraperait, au besoin, et le rapporterait aussi délicatement que l'autre eût fait du plus rare des lépidoptères.

Cela réglé, on ne s'occupa plus de cousin Bénédicte.

La petite troupe, on l'a vu, était bien armée et se gardait sévèrement. Mais, ainsi que le répéta Harris, il n'y avait d'autre rencontre à redouter que celle des Indiens nomades, et encore n'en verrait-on pas probablement.

En tout cas, les dispositions prises suffiraient à les tenir en respect.

Les sentiers qui circulaient à travers l'épaisse forêt ne méritaient pas ce nom. C'étaient plutôt des passées d'animaux que des passées d'hommes. Elles ne permettaient d'avancer que difficilement. Aussi, en ne fixant qu'à cinq ou six milles la moyenne du parcours que ferait la petite troupe en douze heures de marche, Harris avait-il sagement calculé.

Le temps était fort beau, d'ailleurs. Le soleil montait vers le zénith, répandant à flots ses rayons presque perpendiculaires. En plaine, cette chaleur eût été insupportable, Harris eut soin de le faire remarquer ; mais, sous cette impénétrable ramure, on la supportait facilement et impunément.

La plupart des arbres de cette forêt étaient inconnus, au si bien de Mrs. Weldon que de ses compagnons, noirs ou blancs. Cependant, un expert eût observé qu'ils étaient plus remarquables par leur qualité que par leur taille. Ici, c'était le "bahunia" ou bois de fer ; là, le "molompi," identique au ptérocarpe, bois solide et léger, propre à faire des pagaies ou des rames, et dont le tronc exsudait une résine abondante ; plus loin, des "fustets," très-chargés de matière colorante, et des "gaïacs," mesurant jusqu'à douze pieds de diamètre, mais inférieurs en qualité aux gaïacs ordinaires.

Dick Sand, tout en marchant, demandait à Harris le nom de ces diverses essences.

—Vous n'êtes donc jamais venu sur le littoral de l'Amérique du Sud ? lui demanda Harris, avant de répondre à sa question.

—Jamais, répondit le novice, jamais, pendant mes voyages, je n'ai eu l'occasion de visiter ces côtes, et, à vrai dire, je ne crois pas que personne m'en ait parlé en connaisseur.

—Mais, au moins, avez-vous exploré les côtes de la Colombie, celles du Chili ou de la Patagonie ?

—Non, jamais.

—Mais mistress Weldon a peut-être visité cette partie du nouveau continent ? demanda Harris. Les Américains ne craignent pas les voyages, et, sans doute...

—Non, monsieur Harris, répondit Mrs. Weldon. Les intérêts commerciaux de mon mari ne l'ont jamais appelé qu'en Nouvelle-Zélande, et je n'ai pas eu à l'accompagner autre part. Personne de nous ne connaît donc cette portion de la basse Bolivie.

—Eh bien, mistress Weldon, vous et vos compagnons, vous verrez un singulier pays, qui contraste étrangement avec les régions du Pérou, du Brésil ou de la République argentine. Sa flore et sa faune feraient l'étonnement d'un naturaliste. Ah ! l'on peut dire que vous avez fait naufrage au bon endroit, et si l'on peut jamais remercier le hasard...

—Je veux croire que ce n'est point le hasard qui nous a conduits, monsieur Harris, mais Dieu.

—Dieu ! oui ! Dieu ! répondit Harris, du ton d'un homme qui n'admet guère l'intervention providentielle dans les choses de ce monde.

Donc, puisque personne dans la petite troupe ne connaissait ni le pays, ni ses productions,

Harris se fit un plaisir de nommer complaisamment les arbres les plus curieux de la forêt.

En vérité, il était fâcheux que, chez le cousin Bénédicte, l'entomologiste ne fût pas doublé d'un botaniste ! S'il n'avait guère trouvé jusqu'ici d'insectes rares ou nouveaux, il eût fait de belles découvertes en botanique. Il y avait, à profusion, des végétaux de toutes tailles, dont l'existence n'avait pas encore pu être constatée dans les forêts tropicales du Nouveau-Monde. Cousin Bénédicte aurait certainement attaché son nom à quelque fait de ce genre. Mais il n'aimait pas la botanique, il ne connaissait rien. Il avait même, tout naturellement, les fleurs en aversion, sous prétexte que quelques-unes se permettent d'emprisonner les insectes dans leurs corolles et de les empoisonner de leurs sucs vénéneux.

La forêt devenait parfois marécageuse. On se sentait sous le pied un réseau de filets liquides, que devaient alimenter les affluents de la petite rivière. QUELQUES-UNS DE CES RUISSEAUX, UN PEU LARGES, ne purent être traversés qu'en choisissant des endroits guéables.

Sur leurs rives croissaient des touffes de roseaux, auxquels Harris donna le nom de papyrus. Il ne se trompait pas, et ces plantes herbacées poussaient abondamment au bas des berges humides.

Puis, le marécage passé, le fourré d'arbres recouvrait à nouveau les étroites routes de la forêt.

Harris fit remarquer à Mrs. Weldon et à Dick Sand de très-beaux ébéniers, plus gros que l'ébénier commun, qui fournissent un bois plus noir et plus dur que celui du commerce. Puis, c'étaient des manguiers, encore nombreux, bien qu'ils fussent assez éloignés de la mer. Une sorte de fourrure d'orselle leur montait jusqu'aux branches. Leur ombre épaisse, leurs fruits délicieux en faisaient de précieux arbres. et cependant, ainsi que le raconta Harris, pas un indigène n'eût osé en propager l'espèce. "Qui plante un manguiers meurt !" Tel est le superstitieux dicton du pays.

Pendant la seconde moitié de cette première journée de voyage, la petite troupe, après la halte de midi, commença à gravir un terrain légèrement incliné. Ce n'étaient pas encore les pentes de la chaîne du premier plan, mais une sorte de plateau ondulé qui raccordait la plaine à la montagne.

Là, les arbres, un peu moins serrés, quelquefois réunis par groupes, auraient rendu la marche plus facile, si le sol n'eût été envahi par des plantes herbacées. On se fût cru alors dans les jungles de l'Inde orientale. La végétation paraissait être moins luxuriante que dans la basse vallée de la petite rivière, mais elle était supérieure encore à celle des régions tempérées de l'Ancien ou du Nouveau-Monde. L'indigo y croissait à profusion, et, suivant Harris, cette légumineuse passait avec raison pour la plante à plus envahissante de la contrée. Un champ venait-il à être abandonné, ce parasite, aussi dédaigné que le chardon ou l'ortie, s'en emparait aussitôt.

Un arbre semblait manquer à cette forêt, qui aurait dû être très-commun dans cette partie du nouveau continent. C'était l'arbre à caoutchouc. En effet, le "ficoides," le "castilloa elastica," le "cercopia peltata," le "colophora utilis," le "cameraria latifolia," et surtout le "syphonia elastica," qui appartient à des familles différentes, abondent dans les provinces de l'Amérique méridionale. Et cependant, chose assez singulière, on n'en voyait pas un seul.

Or, Dick Sand avait précisément promis à son ami Jack de lui montrer des arbres à caoutchouc. Donc, grande déception pour le petit garçon, qui se figurait que les gourdes, les bébés parlant, les polichinelles articulés et les ballons élastiques poussaient tout naturellement sur ces arbres. Il se plaignit.

—Patience, mon petit bonhomme ! lui répondit Harris. Nous en trouverons, de ces caoutchoucs, et par centaines, aux environs de l'hacienda !

—Des beaux, bien élastique.—Tenez, en attendant, voulez-vous un bon fruit pour vous désaltérer ?

Et, ce disant, Harris alla cueillir à un arbre quelques fruits qui semblaient être aussi savoureux que ceux du pêcher.

—Étes-vous bien sûr, monsieur Harris, demanda Mrs. Weldon, que ce fruit ne peut faire de mal ?

—Mistress Weldon, je vais vous rassurer, répondit l'Américain, qui mordit à belles dents à l'un de ces fruits. C'est une mangue.

Et le petit Jack, sans se faire prier davantage, suivit l'exemple d'Harris. Il déclara que c'était très-bon, "ces poires-là," et l'arbre fut aussitôt mis à contribution.

Ces manguiers appartenaient à l'espèce dont les fruits sont mûrs en mars et en avril, d'autres ne l'étant qu'en septembre, et, conséquemment, leurs mangues étaient à point.

—Oui ? c'est bon, bon, bon ! disait le petit Jack, la bouche pleine. Mais mon ami Dick m'a promis des caoutchoucs, si j'étais bien sage, et je veux des caoutchoucs !

—Tu en auras, non Jack, répondit Mrs. Weldon, puisque monsieur Harris te l'a assuré.

—Mais ce n'est pas tout, reprit Jack, mon ami Dick m'a encore promis autre chose !

—Qu'a donc promis l'ami Dick ? demanda Harris en souriant.

—Des ois aux-mouches, monsieur.

—Et vous avez aussi des oiseaux-mouches, mon petit bonhomme, mais plus loin... plus loin ! répondit Harris.

Le fait est que le petit Jack avait le droit de réclamer quelques-uns de ces charmants colibris,

car il se trouvait dans un pays où ils devaient abonder. Les Indiens, qui savent tresser artistiquement leurs plumes, ont prodigué les plus poétiques noms à ces bijoux de la gent volante. Ils les appellent ou les "rayons" ou les "cheveux du soleil." Ici, c'est le petit roi des fleurs ; là, "la fleur céleste qui vient dans son vol caresser la fleur terrestre." C'est encore "le bouquet de pierrieres, qui rayonne aux feux du jour !" On peut même croire que leur imagination eût su fournir une nouvelle appellation poétique pour chacune des cent cinquante espèces qui constituent cette merveilleuse tribu des colibris.

Cependant, si nombreux que dussent être ces oiseaux-mouches dans les forêts de la Bolivie, le petit Jack dut se contenter encore de la promesse d'Harris. Suivant l'Américain, on était encore trop près de la côte, et les colibris n'aimaient pas ces déserts rapprochés de l'Océan. La présence de l'homme ne les effarouchait pas, et, à l'hacienda, on n'entendait, tout le jour, que leur cri de "tère-tère," et le bourdonnement de leurs ailes, semblable à celui d'un rouet.

—Ah ! que je voudrais y être ! s'écriait le petit Jack.

Le plus sûr moyen d'y être, à l'hacienda de San-Felice, c'était de ne pas s'arrêter en chemin. Mrs. Weldon et ses compagnons ne prenaient donc que le temps absolument nécessaire au repos.

La forêt changeait déjà d'aspect. Entre les arbres moins pressés s'ouvraient çà et là de larges clairières. Le sol, percant le tapis d'herbe montrait alors son ossature de granit rose et de syène, pareil à des plaques de lapis-lazuli. Sur quelques hauteurs fisonnait la sausepaille, plante à tubercules charnus, qui formait un inextricable enchevêtrement. Mieux valait encore la forêt et ses étroits sentiers.

Avant le coucher du soleil, la petite troupe se trouvait à huit milles environ de son point de départ. Ce parcours s'était fait sans incident, et même sans grande fatigue. Il est vrai, c'était la première journée de marche, et, sans doute, les étapes suivantes seraient plus rudes.

D'un commun accord, on décida de faire halte en cet endroit. Il s'agissait donc, non d'établir un véritable campement, mais d'organiser simplement la couchée. Un homme de garde, relevé de deux heures en deux heures, suffirait à veiller pendant la nuit, ni les indigènes, ni les fauves n'étant vraiment à redouter.

On ne trouva rien de mieux, pour abri, qu'un énorme manguiers, dont les larges branches, très-touffues, formaient une sorte de verandah naturelle. Au besoin, on eût pu nicher dans son feuillage.

Seulement, à l'arrivée de la petite troupe, un assourdissant concert s'éleva de la cime de l'arbre.

Le manguiers servait de perchoir à une colonie de perroquets gris, bavards, querelleurs, féroces volatiles qui s'attaquent aux oiseaux vivants, et, à vouloir les juger d'après ceux de leurs congénères que l'Europe tient en cage, on se tromperait singulièrement.

Ces perroquets jaccassaient avec un tel bruit, que Dick Sand songea à leur envoyer un coup de fusil, pour les obliger à se taire ou les mettre en fuite. Mais Harris l'en dissuada, sous le prétexte que, dans ces solitudes, mieux valait ne pas déceler sa présence par la détonation d'un arme à feu.

—Passons sans bruit, dit-il, et nous passerons sans danger.

LE SOUPER FUT PRÉPARÉ AUSSITÔT, sans même qu'on eût eu besoin de procéder à la cuisson des aliments. Il se composa de conserves et de biscuits. Un ruisseau, qui serpentait sous les herbes, fournit l'eau potable, qu'on ne put pas sans l'avoir relevée de quelques gouttes de rhum. Quant au dessert, le manguiers était là, avec ses fruits succulents, que les perroquets ne laissèrent pas cueillir sans protester par leurs abominables cris.

A la fin du souper, l'obscurité commença à se faire. L'ombre monta lentement du sol à la cime des arbres, dont le feuillage se détacha bientôt comme une fine découpe sur le fond lumineux du ciel. Les premières étoiles semblaient être des fleurs éclatantes, qui scintillaient au bout des dernières branches. Le vent tombait avec la nuit et ne frémissait plus dans la ramure. Les perroquets eux-mêmes étaient devenus muets. La nature allait s'endormir et invitait tout être vivant à la suivre dans ce profond sommeil.

Les préparatifs de la couchée devaient être fort rudimentaires.

—N'allumons-nous pas un grand feu pour la nuit ? demanda Dick Sand à l'Américain.

—A quoi bon ? répondit Harris. Les nuits ne sont heureusement pas froides, et cet énorme manguiers préservera le sol de toute évaporation. Nous n'avons à craindre ni la fraîcheur, ni l'humidité. Je vous répète, mon jeune ami, ce que je vous ai dit tout à l'heure ! Passons incognito. Pas plus de feu que de coups de feu, si c'est possible.

—Je pense bien, dit alors Mrs. Weldon, que nous n'avons rien à craindre des Indiens, même de ces coureurs des bois, dont vous nous avez parlé, monsieur Harris. Mais n'y a-t-il pas d'autres coureurs, à quatre pattes, et que la vue d'un feu contribuerait à éloigner ?

—Mistress Weldon, répondit l'Américain, vous faites trop d'honneur aux fauves de ce pays ! En vérité ! Ils redoutent plus l'homme que celui-ci ne les redoute !

—Nous sommes dans un bois, dit Jack, et il y a toujours des bêtes dans les bois !

—Il y a des bêtes et des bêtes ! répondit Harris en



De K Sand penché sous l'épaisse forêt.



Le guide de la troupe.



Le cheval attaché à un arbre.



Le supporter du porte-assiégé.



Le charnier pour gagner le Pymoniam.



On s'apprête à se rendre à l'assaut.

GRAVURES DE FEUILLETON

riant. Figurez-vous que vous êtes au milieu d'un grand parc. En vérité, ce n'est pas sans raison que les Indiens disent de ce pays : "Es como el Pariso!" C'est comme un paradis terrestre!

— Il y a donc des serpents ! dit Jack. — Non, mon Jack, répondit Mrs. Weldon, il n'y a pas de serpents, et tu peux dormir tranquille !

— Et des lions ? demanda Jack. — Pas l'ombre de lions, mon petit bonhomme ! répondit Harris.

— Des tigres alors ? — Den allez à votre maman, si elle a jamais entendu dire qu'il y eût des tigres sur ce continent.

— Jamais, répondit Mrs. Weldon. — Bon ! fit cousin Bénédicte, qui, par hasard, était à la conversation, s'il n'y a ni lions ni tigres dans le Nouveau-Monde, ce qui est parfaitement vrai, on y rencontre du moins des couguars et des jaguars.

— Est-ce méchant ? demanda le petit Jack. — Peuh ! répondit Harris, un indigène ne craint guère d'attaquer ces animaux, et nous sommes en force. — Tenez ! Hercule serait assez vigoureux pour écraser deux jaguars à la fois, un de chaque main !

— Tu veilleras bien, Hercule, dit alors le petit Jack, et s'il vient une bête pour nous mordre... — C'est moi qui la mordrai, monsieur Jack ! répondit Hercule, en montrant sa bouche armée de dents superbes.

— Oui, vous veillerez, Hercule, dit le novice, mais vos compagnons et moi, nous vous relèverons tour à tour.

— Non, monsieur Dick, répondit Actéon. Hercule, Bat, Austin et moi, nous suffirons tous quatre à cette besogne. Il faut que vous reposiez pendant toute la nuit.

— Merci, Actéon, répondit Dick Sand, mais je dois...

— Non ! Laisse faire ces braves gens, mon cher Dick ! dit alors Mrs. Weldon.

— Moi aussi, je veillerai ! ajouta le petit Jack, dont les paupières se fermaient déjà.

— Oui, non Jack, oui, tu veilleras ! lui répondit sa mère, qui ne voulait pas le contrarier.

— Mais, dit encore le petit garçon, s'il n'y a pas de lions, s'il n'y a pas de tigres dans la forêt, il y a des loups !

— Oh ! des loups pour rire ! répondit l'Américain. Ce ne sont pas même des loups, mais des sortes de renards, ou plutôt de ces chiens des bois que l'on appelle des "guaras."

— Et ces guaras, ça mord ? demanda le petit Jack. — Bah ! Dingo ne ferait qu'une bouchée de ces bêtes-là !

— N'importe, répondit Jack, dans un dernier bâillement, des guaras, ce sont des loups, puisqu'on les appelle des loups !

Et là-dessus, Jack s'endormit paisiblement dans les bras de Non, qui était accotée au tronc du manoir. Mrs. Weldon, étendue près d'elle, donna au dernier baiser à son petit garçon, et ses yeux fatigués ne tardèrent pas à se fermer pour la nuit.

Quelques instants plus tard, Hercule ramena au campement cousin Bénédicte, qui venait de s'éloigner pour commuer une chasse aux pyrophores. Ce sont ces "cocuyos" ou mouches lumineuses, que les élégantes placent dans leur chevelure, comme autant de gommes vivantes. Ces insectes, qui projettent une lumière vive et bleuâtre par deux taches situées à la base de leur corselet, sont très-nombreux dans l'Amérique du Sud. Cousin Bénédicte comptait donc en faire une bonne provision ; mais Hercule ne lui en laissa pas le temps, et, malgré ses récriminations, il le rapporta au lieu de halte. C'est que, quand Hercule avait une consigne, il l'exécutait militairement, — ce qui sauva sans doute de l'incarcération dans la boîte de fer-blanc de l'entomologiste une notable quantité de mouches lumineuses.

Quelques instants après, à l'exception du géant qui veillait, tous dormaient d'un profond sommeil.

(La suite au prochain numéro.)

JEUX D'ESPRIT ET DE COMBINAISONS

Abaissez les communications concernant ce département au "Jeu d'esprit, bureaux de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal."

No. 101.—CHARADES

Mon premier est cruel. Mon dernier n'avoue jamais. Sous Néron s'exerça mon entier.

W. BERNIER, Lévis.

No. 102

A ma tête voyelle, Et note à mon talon ? Lecteur, mon tout n'est bon Qu'autant qu'il est fidèle.

Mlle JOS. MAILHOT, St-Jean Deschaillons.

No. 103

Je lis mon premier, Je bois mon second, Et Dieu est nié de mon entier.

Mlle BLANCHE-CORINNE DE LAGORGENIERE, Portneuf.

No. 104

Mon tout est mon premier Et contient mon dernier.

J. A. L., Berthier (en haut).

No. 105.—ÉNIGMES

Cinq voyelles, une consonne, En français composent mon nom, Et je porte sur ma personne De quoi l'écrire sans crayon.

GENOFFE TALBOT, Montmagny.

No. 106

Je suis l'homme ; Je suis la femme ; Je suis l'un et l'autre, Et je ne suis ni l'un ni l'autre.

B. E. P., Berthier (en haut).

QUESTIONS HISTORIQUES

No. 107.—Quel est le général romain qui a dit ces fibres paroles : "Oscrais-tu bien tuer C...?" Et plus tard ces autres non moins nobles : "Vas dire à ton maître que tu as vu C... errant et fugitif assis sur les ruines de Carthage?"

No. 108.—Par quel poète a-t-il été chanté ?

Dame J. GIROUX, St-Joseph (Ontario).

No. 109.—LOGOGRIPIE

Dans mes sept pieds, lecteur, je t'offre un aliment Qui fait, en maigre, assez bonne figure. Ma tête à part, je suis un vêtement Qui d'un prélat rehausse la parure. Rends-moi ma tête et mets ma queue à bas,

Alors en moi tu trouveras Un ustensile Dans ta cuisine fort utile. Enfin veux-tu l'emblème d'un cœur dur ? Tranche moi tête et queue, tu l'auras à coup sur.

B. E. P., Berthier (en haut).

No. 110.—MOTS CARRÉS

Un juge canadien ; Monde ou vécut Samson ; Un sage bien ancien ; Une île du Japon.

V. P., Isle Dupas.

No. 111

Mon premier est affluent de la mer de Toscane ; Mon deuxième fut un paladin du roi Charles ; Mon troisième un fleuve de Sibérie ; [magne ; Mon quatrième une ville de l'Algérie.

Mlle CAROLINE DROUIN, St-Joseph (Beauce).

ONT DEVINÉ :

Mme G. B. H., Montréal : Nos. 77, 78, 79, 80, 82, 86, 88, 89.

Mlle Alvine Provost, Pointe-aux-Trembles : Nos. 78, 85.

Mlle Caroline Pronin, St-Joseph (Beauce) : Nos. 66, 68, 69, 70, 76, 77, 78, 79, 82, 86, 88, 89.

Mme J. Giroux, St-Joseph (Ontario) : Nos. 66, 69, 70, 72, 75, 76, 78, 82, 86, 88.

Mlle Aloysia H., Montréal : No. 77, 88, 89.

Mlle Marie C. O. Hudon, Ste-Anne Laquebrière : Nos. 61, 75, 76, 82, 88, 89.

Mlle Eva Ranger, St-Polycarpe : Nos. 77, 78, 82, 86, 88, 89.

Mlle Joséphine Mailhot, St-Jean Deschaillons : Nos. 88, 89.

Mlle Alida Palarly, St-Hugues : Nos. 79, 82, 88, 89.

Mlle Eug. Cinq-Mars, Montréal : Nos. 78, 79, 82, 88.

Mlle Alice-Amanda Fortier, Ste-Scholastique : Nos. 82, 88, 89.

Mlle Mth. L., Côte-des-Neiges : Nos. 77, 79, 82, 83, 88, 89.

Mlle Emilie Létourneau, St-Joseph (Beauce) : Nos. 77, 78, 79, 82, 83, 84, 86, 88, 89.

Mlle Genoffe Talbot, Montmagny : Nos. 82, 86, 88, 89.

Mlle Catherine Couillard, Rimouski : Nos. 66, 69, 72, 76, 77, 79, 80, 82, 86, 88, 89.

Mlle Léontine Doube, Québec : Nos. 78, 79, 82, 88.

Mlle Elmire de Lagorgendière, Portneuf : Nos. 82, 88.

Mlle Joséphine Groulx, Lachute : Nos. 79, 80, 82, 86, 88.

Mlle Blanche-Corinne de Lagorgendière, Portneuf : Nos. 82, 88.

Mlle Marie-Louise Groulx, Lachute : Nos. 77, 78, 79, 80, 82, 86, 88.

Mlle V. S. Martin, Bord-a-Plouffe : Nos. 77, 79, 82, 86, 88.

Mlle Angèle Groulx, Lachute : Nos. 77, 78, 79, 80.

J. O. A. B., Montréal : Nos. 79, 82, 83, 84, 86, 88, 89.

J. A. L., Berthier (en haut) : De 77 à 89.

Alfred H., Montréal : Nos. 78, 79, 80, 82, 86, 88.

Is. Enoch Lepage, Québec : Tous, excepté le No. 83.

B. E. P., Berthier (en haut) : Tous, excepté le No. 80.

E. L., Trois-Rivières : Tous.

V. P., Isle Dupas : Tous, excepté 87.

L. A. Létourneau, St-Joseph (Beauce) : Nos. 77, 79, 82, 83, 84, 86, 87, 88, 89.

A. Guevremont, Sorel : Nos. 79, 82, 86, 88, 89.

E. Moore, St-Joseph (Beauce) : Nos. 66, 69, 76, 78, 79, 82, 86, 88, 89.

W. Bernier, Lévis : No. 86. E. E. Lemieux, Ottawa : Nos. 82, 88, 89. Ovide Laramée, Arthur Mailhous, Arthur Barsalou, Bruneau Gagnon, Montréal : No. 80.

SOLUTIONS

No. 77. Tigre ; No. 78. L'écho ; No. 79. Char-don ; No. 80. Belle-mère ; No. 81. Sol-cour, Coursol ; No. 82. Le-gendre ; No. 83.

B H S O C S U D S P I R E S A M O S B O I L E A U H U M E R U S C R E P U D O R E R E A U S U R U S

No. 85. Arche, marche, charme ; No. 86. Cinq-Mars ; No. 87. Lo-ran-ger ; No. 88. Emilie ; No. 89. Caroline.

SOUVENIR 1881

UN PHÉNOMÈNE EXPLIQUÉ

Plusieurs journaux de Paris, et notamment la Liberté, ont publié les lignes suivantes, que nous croyons devoir reproduire dans l'intérêt de nos lecteurs :

"Les variations brusques de la température viennent d'augmenter le nombre, déjà très grand dans Paris, des pneumonies, bronchites, etc. Ces maladies, cependant, les journaux spéciaux le constatent, sont généralement bénignes et n'ont plus les terribles conséquences qu'elles avaient en ces dernières années. L'explication de cet heureux phénomène est bien simple. Il est dû à la généralisation de l'emploi du Fer Bravais. Combatant avec un immense succès l'anémie, ce fléau des grandes villes et surtout de Paris, le Fer Bravais donne au sang et par suite aux organes respiratoires une force de résistance beaucoup plus grande. Il y a quelques années, dans notre population anémique, un simple rhume tournait en bronchite, la bronchite se changeait en maladie de poitrine, et bientôt le malade succombait.

"Aujourd'hui, grâce au Fer Bravais, le poumon, dans lequel circule un sang chaud et chargé de globules vivifiants, résiste victorieusement, le rhume reste rhume et se guérit rapidement.

"L'emploi du Fer Bravais est donc en cette raison absolument indispensable."

Nous n'ajouterons que peu de mots à ces justes observations : ce n'est pas seulement à Paris que l'anémie, le chlorose et toutes les maladies résultant de l'appauvrissement du sang telles que névrose, phtisie, etc.; exercent leurs ravages ; notre population n'en est pas exempte.

La guérison de toutes ces maladies est heureusement assurée par l'emploi du Fer Bravais.

Dépôt général à Paris, 13, rue Lafayette. Dépositaires à Montréal : MM. Lavolette et Nelson, 209, rue Notre-Dame.

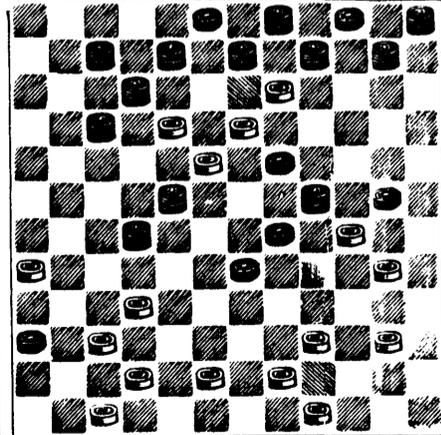
LE JEU DE DAMES

Solutions justes du problème 250 Montréal : MM. H. Leclerc, N. Chartier, Z. Pouliot, J.-O. Pément, H.-R. Denis A. Rehon,

PROBLÈME No. 252

Composé par M. ELIE JACQUES, Montréal

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent Solutions justes du problème 250 Les Blancs jouent de Les Noirs jouent de 46 40 41 33 53 48 42 53 69 62 19 8 23 17 12 23 37 31 26 37 31 44 49 38 34 28 43 34 28 26 7 62 68 49 55 44 70 55 et gagnent.

LES ÉCHECS

MONTREAL, 10 février 1881.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à Mr le Dr J. LAMOURÉUX, 589, rue Ste-Catherine. Pour problèmes, parties, etc., à Mr O. TRAMPE, 628, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 260.—MM. Z. De-launsia, F. Côté, Québec ; T. Gagnier, Montréal ; A. C., St-Jean ; L. O. P. Sherbrooke ; T. Lacasse, Lowell, Mass.

NOUVELLES

—M. Alex. Sellman doit visiter les cercles d'échecs de Boston.

—Un match doit avoir lieu entre le capt. Mackenzie et M. Judd. Nous donnerons les détails du match dans un prochain numéro.

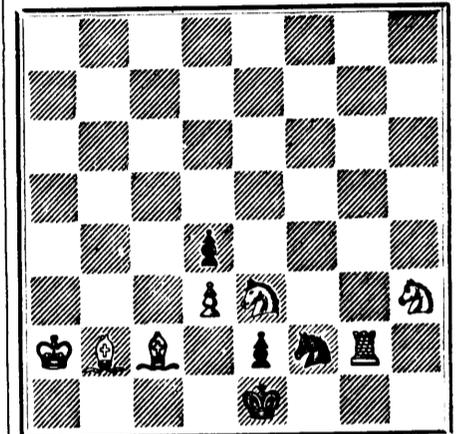
—Le capt. Mackenzie est allé visiter les divers cercles d'échecs de Saint-Louis ; il a défait tous ses concurrents.

—M. Steinitz voyage en ce moment en Angleterre et en Irlande ; à Hereford, il a joué simultanément quatorze parties, et ensuite quatre parties à l'aveugle, et n'a pas perdu une seule partie.

PROBLÈME No. 261.

Composé par M. T. P. TAYLOR, Angleterre.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en 3 coups.

Solution du problème No. 259.

Blancs. Noirs. 1 T 2e TD 1 Ad libitum. 2 Mat.

134e PARTIE

Jouée au tournoi national de Paris le 9 décembre dernier.

Partie irrégulière.

Table with 2 columns: Blancs and Noirs. Blancs: M. DE BOISTERTRE. 1 P 4e D, 2 F 4e FR, 3 P 3e FR, 4 P 3e TD, 5 P 3e R, 6 F 5e CD, 7 P pr F, 8 P 3e CD, 9 C 2e R, 10 Roquent, 11 F 3e C, 12 P pr F, 13 C pr P, 14 C 2e R, 15 T 2e FR. Noirs: M. ROSENTHAL. 1 P 4e D, 2 C 3e FR, 3 F 3e R, 4 P 4e FD, 5 C 3e FD, 6 D 3e C, 7 P pr F, 8 F 2e R, 9 Roquent, 10 C 4e TR, 11 C pr F, 12 P pr P, 13 F 4e R, 14 D pr P, 6ébec, 15 F 4e FD. Les Blancs abandonnent.

135e PARTIE

Jouée au tournoi national de Paris le 10 décembre dernier.

Partie Vienneoise.

Table with 2 columns: Blancs and Noirs. Blancs: M. ROSENTHAL. 1 P 4e R, 2 C 3e FD, 3 F 4e FD, 4 C 3e FR, 5 C pr P, 6 F 5e CD, 7 C pr P, 8 C pr C, 9 F 2e R, 10 Roquent, 11 P 3e CD, 12 Abandonnent. Noirs: M. DE BOISTERTRE. 1 P 4e R, 2 C 3e FD, 3 F 4e FD, 4 C 3e FR, 5 C pr P, 6 F 5e CD, 7 C pr P, 8 C pr C, 9 F 2e R, 10 Roquent, 11 P 3e CD, 12 Abandonnent.

(L'Échiquier d'Az.)

Décisions judiciaires concernant les journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement ; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Table of market prices for various goods including flour, grains, dairy products, and meats, dated February 4, 1881.

Marché aux Bestiaux

Table of prices for livestock and animal products such as beef, sheep, and poultry.



AVIS

Des soumissions cachetées, adressées au Surintendant Général des Affaires des Sauvages, et portant la suscription 'Soumissions pour approvisionnement des Sauvages...'.

Mercier, Beausoleil & Martineau AVOCATS, No. 55, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

HON. H. MERCIER, ex-Solicitor-Général, député de St-Hyacinthe. CLEOPHAS BRAUNHILF, arbitre syndical officiel. — PAUL G. MARTINEAU, B.C.L.

ORGUE A VENDRE

Fait par un des meilleurs manufacturiers de la Puissance, un excellent instrument, sera vendu à bon marché. S'adresser au bureau de ce journal.

50 Cartes-Chromos lithographiés, No. 3, 10 cts. Gros trousses pour les agents, 10 cts. GLOBE CARD Co., Northford Ct.

1881

MACHINE A TORDRE ET A LAVER

LE LINGE. USTENSILS DE CUISINE EN FER EMAILLE GRIS,

Le plus parfait et le plus inoffensif fait, à vendre chez

L. J. A. SURVEYER, 524, RUE CRAIG.

Advertisement for Dr. Zed's Sirop-Zed, a cough syrup, with a logo and text describing its benefits.

Agents pour le Canada, MM. Lavolette et Nelson, 209, rue Notre-Dame, Montréal.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O. CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE JEUDI, 23 DEC. 1880,

Table of train schedules for the Q.M.O. & O. Railway, including departure and arrival times for various routes.

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit. Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec.

Advertisement for Victoria Poudre à Pâte, a flour product, featuring a logo and text about its quality and availability.

AVIS AUX PHOTOGRAPHES

A louer, garni et meublé, l'un des plus anciens établissements de Montréal. Y compris chambre obscure, lentilles et tout l'appareil nécessaire avec 10,000 négatives, am-blement, échantillons de cadres, boîtes, etc. Situé dans le centre des affaires, dans l'un des meilleurs endroits de la ville. Conditions très modérées. S'adresser à BURLAND LITHOGRAPHIC CO.

Advertisement for FER BRAVAIS, a medicinal product for anemia, with a logo and text describing its benefits.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables.

Ecole d'Agriculture de L'Assomption

Enseignement GRATUIT théorique et pratique. \$6.00 par mois donnés aux élèves bourgeois par le Conseil d'Agriculture. — COURS de 2 ans, comprenant Géométrie, Arithmétique, Orthographe, Agriculture, dans toutes ses parties, Art Vétérinaire, Droit Rural, etc. — PRATIQUE: 8 heures l'été, 4 heures l'hiver. — VACANCES: en janvier et février.

Jos. GAUDET, Ptre, Directeur. J. J. MARSAN, 6or, M. C. A., Professeur et gérant.

ASSURANCE FINANCIERE De Paris (France)

Toutes vos dépenses seront remboursées si vous exigez de vos fournisseurs des Bons d'Escompte de l'Assurance Financière. Ils ne vous coûtent rien que la peine de les demander. Quand vous en avez pour \$20 entre les mains, il vous suffit de les envoyer soit à Montréal à la succursale, soit à l'agent du district, qui vous donne en échange une Police de \$20, numérotée, à votre nom, garantie par des Titres de rentes du Gouvernement Français. Cette Police court la chance d'être remboursée de son plein montant à chaque tirage; ces tirages ont lieu tous les mois à Paris.

Forrest, Patenaude & Cie., AGENTS GÉNÉRAUX, 17, rue St-Jacques, Montréal.

Si vous êtes un homme d'affaires accablé par le travail, évitez les stimulants et prenez les

AMERS DE HOUBLON.

Si vous êtes un homme de lettres, faisant de longues veilles, pour remettre votre esprit de ses fatigues, prenez les

AMERS DE HOUBLON.

Si vous êtes jeune, souffrant des effets de la dissipation, prenez les

AMERS DE HOUBLON.

Si vous êtes marié ou célibataire, vieux ou jeune, souffrant du manque de santé ou languissant sur un lit de douleur, prenez les

AMERS DE HOUBLON.

Qui que vous soyez, où que vous soyez, lorsque vous sentirez le besoin de réveiller ou stimuler votre système, sans vous enivrer, prenez les

AMERS DE HOUBLON.

Avez-vous la Dyspepsie, Maladie du Foie, d'Estomac, Intestins, Sang, Foie ou Nerfs? Vous serez guéri si vous prenez les

AMERS DE HOUBLON.

Si vous êtes simplement maigre, faible et abattu, essayez les. Procurez-vous les

AMERS DE HOUBLON.

La Compagnie Manufacturière des Amers de Houblon, Rochester, New-York et Toronto, Ontario.

En vente chez tous les Pharmaciens

NOUVEAU PROCÉDE.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland, Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

L'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Editeurs des ELECTROTYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

AVIS!

The Scientific Canadian

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes

TELE QUE

ORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLÉ POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies de belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, PROPRIETAIRE ET EDEITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7 Rue Bleury, Montréal.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Ottawa. 500 pages 8vo. — Impression de luxe — broché — \$1.00 même par la poste. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

CE JOURNAL

se trouve sur la table, dans le Bureau d'Annonces de MM. GEO. P. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE SPRUCE), où les contrats peuvent être passés pour les annonces de NEW-YORK. L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE.)